



HAL
open science

Construction de la représentation d'un peuple : les Touaregs dans les journaux illustrés français de 1881 à 1914

Colombe de Muizon

► **To cite this version:**

Colombe de Muizon. Construction de la représentation d'un peuple : les Touaregs dans les journaux illustrés français de 1881 à 1914. Histoire. 2021. dumas-03414110

HAL Id: dumas-03414110

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03414110v1>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire de maîtrise

Master 1 de recherche en Histoire de l'Afrique, du Maghreb et du Moyen-Orient



Construction de la représentation d'un peuple :

les Touaregs dans les journaux illustrés français de 1881 à 1914

Colombe de Muizon

Sous la direction de Pierre Vermeren

Année universitaire 2020-2021

« Entreprise de domination par excellence, la colonisation s'est accompagnée et nourrie de représentations savantes, littéraires et artistiques, des sociétés colonisées, qui ont servi à la légitimer, au nom d'une prétendue mission civilisatrice de l'Occident, ou encore d'une soi-disant hiérarchie des « races » et des cultures. Relayées par la presse notamment, elles ont connu une large diffusion par le biais de récits d'aventure et d'une imagerie populaire qui excitaient les sentiments patriotiques et les rêves de grandeur dans le cadre de la compétition entre les États-nations tout en exaltant l'imaginaire mythique et en suscitant des émotions aptes à satisfaire le goût d'exotisme en vogue dans les milieux mondains»

Sapiro, Gisèle, George Steinmetz, et Claire Ducournau. « La production des représentations coloniales et postcoloniales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2010.

Sommaire

Introduction	8
Carte	16
I. Historiographie et sources	17
A. Les Touaregs, un sujet étudié de près par les militaires et anthropologues	17
1. Les premiers écrits sur les Touaregs, à l'origine de leur représentation	17
2. De 1881 à 1914, une littérature militaire complétée par des écrits scientifiques et missionnaires	18
3. Au cours de la période coloniale, post-1914, la littérature sur les Touaregs se diversifie	19
4. La période post-coloniale : l'apanage des anthropologues	21
5. L'historiographie des Touaregs est incluse dans celle du « Maghreb » post-colonial	23
6. Le mythe touareg, héritier du mythe berbère	25
B. Au tournant du XX^e siècle débute l'âge d'or de la presse française, marqué par la naissance des journaux illustrés	27
1. La naissance des journaux d'actualité et des illustrés en France	27
2. Les journalistes, un réseau d'hommes de lettres et de militaires	30
3. L'Illustration, un journal illustré qui s'adresse à une élite, et ses concurrents, Le Monde Illustré et le supplément illustré du Petit Parisien	33
Présentation des sources complémentaires, non journalistiques	37

II. La littérature militaire saharienne, source prédominante de la presse illustrée française 39

A. Les Touaregs, alliés nécessaires et modèles pour l'armée d'Afrique 39

1. Première confrontation avec les Touaregs : le projet du transsaharien, fondé sur le mythe de l'amitié franco-touarègue 39
2. Les Touaregs, modèles de l'armée française 42
3. La création des Compagnies Sahariennes, paroxysme de l'imitation des Touaregs 47

B. Les Touaregs, faire-valoir des militaires français 50

1. La représentation des Touaregs, support de l'auto-justification d'une armée indépendante 50
2. Représenter les Touaregs pour mieux représenter les officiers et exalter l'armée d'Afrique 52
3. La stratégie militaire de dévalorisation de l'ennemi, autre biais de la représentation des Touaregs 56

III. La représentation des Touaregs, fruit d'une idéologie ethnologique 61

A. Proximité raciale et ascendance commune entre Touaregs et Français 61

1. Première étape de la différenciation : l'anthropologie physique distingue la race berbère des autres races d'Afrique 61
2. La couleur de la peau - et le voile qui la cache -, un argument majeur pour inclure les Touaregs dans la « race blanche » 64
3. Le débat sur leur origine : motif supplémentaire du rapprochement avec les Français, allant jusqu'à faire d'eux des descendants des croisés 68

B. Ressemblance sociale et proximité morale	71
1. La structure politique touarègue, une démocratie ?	71
2. La place femmes dans la société touarègue, un motif récurrent	74
3. Une religion musulmane supposée superficielle : les Français à la recherche d'une religion chrétienne ancestrale	77
Conclusion	82
Annexes	86
Chronologie	94
Sources	97
Bibliographie	101

Introduction

« [Les tribus touarègues,] sont des races mystérieuses et fières », écrit Gustave Babin¹ dans un article de *L'Illustration*. Cette affirmation exprime la représentation des Touaregs qui se forme en France au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle, à l'heure où les Français commencent à découvrir ce peuple.

Dans ce mémoire, je vais m'intéresser à la représentation des Touaregs et à ses origines, à travers des articles de journaux illustrés, français et publiés en métropole, de 1881 à 1914.

Le choix de mon sujet a été guidé par la découverte d'une liste d'articles du journal *L'Illustration* dans la bibliographie d'une de mes lectures². En me penchant sur cette source, j'ai réalisé qu'elle était à la fois prolifique et intéressante. De fait, la presse est le principal moyen de communication à cette époque. Les journaux sont alors un vecteur d'information majeur, qui modélise l'opinion publique en même temps qu'il la traduit. Mon travail s'appuie donc principalement sur les articles de *L'Illustration*, complétés par ceux de deux autres journaux illustrés français contemporains : *Le Monde illustré* et le supplément illustré du *Petit Parisien*.

Le concept de représentation a été introduit en sciences sociales, à la fin du XIX^e siècle, par Emile Durkheim et Marcel Mauss³. Pour eux, d'une part, les représentations sont collectives, elles instituent et maintiennent les identités sociales. D'autre part, elles modèlent la société, sont à l'origine d'actes et de pratiques sociales. Au XX^e siècle, des sociologues et anthropologues de la culture reprennent ce concept, distinguant trois formes de représentation : les représentations figurées (objet, image, imprimé, monument, ...), les schèmes de perception et d'appréhension du monde (sensations, émotions, affects, désirs, ...) et les mises en scène de soi ou de l'autre qui permettent de se signifier socialement, politiquement ou symboliquement. Dès lors, les représentations sont vues comme moteur de la construction du social et, en même temps, outil de son expression. Pierre Bourdieu, par exemple, souligne le fait que toute représentation est le produit de pratiques sociales, même les stratégies de mise en scène de soi. Michel Foucault, quant à lui,

¹ *L'Illustration* n°3382, 21/12/1907, p.7-8.

² DUHARD Jean-Pierre, *La soumission des Touareg de l'Ahaggar 1830-1922*, 2013, L'Harmattan, Paris

³ DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas dir., *Historiographies. Concepts et débats*, Gallimard, « Folio », vol. 2, 2010.

dans son ouvrage *l'Archéologie du savoir*⁴, met au jour des « pratiques discursives » et analyse l'effet social des discours. Qu'elles soient considérées comme des produits de pratiques sociales ou bien comme produisant cette pratique sociale, les représentations ne s'opposent donc plus à la pratique (comme au XIX^e siècle), mais constituent des éléments complémentaires d'un réel que l'historien cherche à comprendre. Mon sujet s'ancre donc dans ce courant d'histoire des représentations, considérées comme une trace de la réalité des rapports que les Français ont eu avec les Touaregs au tournant du XX^e siècle. En effet, les sources touarègues étant très restreintes, du fait de leur tradition orale, je me suis orientée vers les sources françaises. J'ai alors choisi d'étudier les Touaregs du point de vue des Français et de leur construction d'une représentation des Touaregs.

Représenter c'est construire une image qui évoque une idée ou une réalité ; c'est rendre sensible par des mots ou par une image les traits fondamentaux de quelque chose ou de quelqu'un. Représenter les Touaregs dans les journaux illustrés, c'est rassembler dans un texte, accompagné d'images, des éléments caractéristiques de ce peuple pour permettre au lectorat de se les représenter, de s'imaginer cette réalité lointaine et inconnue. Cette représentation n'est pas vierge de toute influence extérieure. Au contraire, elle est construite par les dynamiques qui traversent la société de la fin du XIX^e siècle. Plus précisément, la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés est influencée par le discours militaire des officiers sahariens et par les théories ethnologiques de l'époque. En effet, représenter l'Autre est aussi une façon de se représenter soi-même. De la comparaison naît une nouvelle définition de soi-même et la caractérisation de l'autre par rapport à soi.

Les Touaregs sont des Berbères nomades, vivant dans le Sahara. Leur espace d'évolution est à cheval sur six pays actuels : l'Algérie, le Mali, le Niger, la Libye, le Nigéria et le Burkina Faso. Il est majoritairement situés dans les trois premiers⁵. Ils vivent sur un large territoire allant de Djanet à Tombouctou et Agadès, en passant par Tamanrasset. Les Touaregs se partagent en un certain nombre de confédérations, dont les principales sont celles du Hoggar, de l'Aïr et des Aoullimidens et parlent une langue commune appelée le *tamasheq* (ou le *tamahaq* / *tamajaq* / *tamajaght*). Ils se nomment d'ailleurs eux même *Kel Tamasheq* en référence à cette langue. Ils vivent la plupart du temps dans des oasis et leurs revenus sont majoritairement issus des échanges commerciaux qu'ils font avec les régions en périphérie du Sahara. C'est la représentation de ce peuple que j'ai choisie

⁴ FOUCAULT Michel, *l'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969.

⁵ OTAYEK René, « Touaregs », dans Encyclopédie Universalis.

d'étudier, ou plus précisément la représentation que les Français se faisaient de ce peuple. Et cela, à travers son écriture dans la presse illustrée française.

À la fin du XIX^e siècle, en France, les journaux sont le principal, voire l'unique, vecteur d'information. Tous ceux qui savent lire consultent la presse quotidiennement. La majorité des Français est alphabétisée et ceux qui ne savent pas lire écoutent des lectures publiques. Ainsi, ce qui est dit dans les articles de journaux est connu par tous les Français. La presse a donc un rôle majeur dans la formation de l'opinion publique et constitue un outil d'influence puissant. J'ai choisi comme objet la presse illustrée française car les Français sont les principaux acteurs qui entrent en interaction avec les Touaregs et qui les représentent. De plus, les journaux français sont une source plus facilement accessible que les journaux d'autres pays européens, du point de vue linguistique et pratique. J'ai opté pour les journaux illustrés car je trouve intéressant de varier les supports de représentation, d'autant plus que l'apparition d'images dans les journaux date de la fin du XIX^e siècle. Le caractère nouveau de ce support renforce alors l'intérêt des lecteurs et son aspect plus direct augmente l'influence des journaux sur l'imaginaire collectif.

Mes bornes chronologiques vont de 1881 à 1914.

Les années 1880 marquent le début de la pénétration militaire saharienne française. Certes, il y a eu des explorateurs avant cette décennie, comme Eugène Fromentin, mais ils étaient missionnés par des entreprises privées ou bien mus par leur propre goût de l'exploration. À partir de 1880, nous assistons à une réelle organisation de la conquête française du Sahara, qui veut d'abord passer par la négociation. De plus, 1881 est l'année de la loi de la liberté de la presse, point de départ d'une presse non censurée, qui marque le début de l'âge d'or de la presse française.

Les années 1910, quant à elles, marquent un tournant dans l'histoire de la conquête puis de la pacification du Sahara par les Français car ce sont les années où la Sanûsiyya est introduite dans ce territoire. Cette confrérie soufie s'oppose à la colonisation du Sahara par les Français et leur action, concomitante à l'affaiblissement français lors de la Première Guerre mondiale, ralentit la pénétration française au Sahara. J'ai donc choisi d'arrêter ma période d'étude à cette date-là car mon étude porte sur la naissance de la représentation des Touaregs par les Français plus que sur son évolution au cours des variations d'influence des Français au Sahara. De plus, 1914, avec le début de la Grande Guerre, marque la fin de l'âge d'or des journaux français, et la fin de la course au progrès et au lectorat qui permettait aux journaux de s'identifier à la modernité.

De 1881 à 1914, nous passons des Touaregs inconnus, aux Touaregs connus par les militaires et catégorisés par les ethnologues, de l'apparition des journaux illustrés au sommet de leur renommée, des Touaregs imaginés aux Touaregs représentés.

Les Touaregs vivent sur un territoire appelé « Territoires du Sud ». Cette expression, apparue en 1902, désigne un espace administratif, qui recouvre la totalité du Sahara algérien et une partie des hauts-plateaux du Nord de l'Algérie. Il est administré par des militaires et dépend du gouverneur général de l'Algérie. En effet, lorsqu'en 1832, l'Algérie est annexée par la France, le pays est partagé en trois départements : Alger, Constantine et Oran. Les Français n'ont alors colonisé que la partie littorale de l'Algérie. Lors de la conférence de Berlin (15 novembre 1884 - 26 février 1885), les puissances européennes définissent les règles de partage de l'Afrique. De cette conférence découle le traité entre la France et le Royaume-Uni, signé le 5 août 1890, qui délimite leurs zones d'influence au Sahara et au Soudan. Cela entraîne une conquête militaire plus active des territoires sahariens au sud de l'Algérie, dont la prise d'In Salah, en 1898, qui marque une avancée importante des Français vers le sud. Quelques années plus tard, le Tidikelt, le Touat et le Gourara, trois régions au centre et à l'est de l'actuel Sahara algérien, sont conquises par les Français. Le 23 décembre 1902, les Territoires du Sud sont créés, puis divisés en quatre zones par un décret, le 14 août 1905 : Territoire d'Aïn-Sera / Territoire des Oasis / Territoire de Ghardaïa / Territoire de Touggourt. Ce même décret nomme des officiers supérieurs à la tête de chacun des quatre territoires, sous le même régime administratif que celui des territoires de commandement et sous l'autorité des officiers des « bureaux arabes ». Le gouverneur général de l'Algérie y exerce les rôles que les préfets et généraux ont habituellement dans les territoires militaires⁶. Des hauts fonctionnaires résidant à Alger prennent en charge les services concernant ces territoires. Ces derniers sont intégrés à l'Algérie à partir du 20 septembre 1947, lorsque le Statut de 1947 les définit comme « un groupe de départements doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière » et prévoit leur départementalisation dans un futur proche.

Ainsi, au cours de ma période, les Territoires du Sud sont un territoire militaire, qui n'est pas considéré comme faisant partie de l'Algérie française. La législation n'est donc pas la même qu'en Algérie ; le décret Crémieux ne s'y applique pas⁷, par exemple. Dans les Territoires du Sud, il n'y a ni

⁶ *Larousse du XXe siècle*, publié sous la direction de Paul Augé, (six volumes), article « Territoires du Sud ».

⁷ Xavier Yacono, « Assimilation (tentatives d) », dans Gabriel Camps (dir.), *Encyclopédie berbère*.

colons, ni religieux. Seuls les militaires y sont présents⁸, pour conquérir et pacifier cet espace saharien. Le défi que représente le désert attire des militaires en quête d'aventure, d'exploration et de faits d'arme, à l'heure où la colonisation tend à se pacifier. C'est donc un espace où le jeune officier peut démontrer sa bravoure, dans un dépassement physique et mental de lui-même. En effet, le Sahara est un milieu austère et rude, où chaque décision signe la vie ou la mort des hommes sous son commandement. De nombreux Français y meurent et ceux qui s'en sortent sont alors dignes d'admiration. Au début de ma période, les postes d'officiers sahariens attirent donc des hommes plein d'ambition, qui ont le goût du combat et de l'aventure, prêts à donner leur vie pour le Sahara.

Les différentes dynamiques qui modèlent mon sujet peuvent se distinguer en trois catégories :

Premièrement, nous ne pouvons penser l'évolution du regard français sur les Touaregs sans se pencher sur les événements et les évolutions de la conquête militaire. De fait, les relations politiques et commerciales avec les Touaregs évoluent au cours de ma période. Avant les années 1880, des échanges avaient déjà eu lieu, le plus important étant la signature du traité de Ghadamès en 1862 par lequel le Cheikh Othman assure la sécurité du passage des caravanes françaises sur son territoire, ouvrant ainsi la voie au commerce transsaharien français. Mais ce traité a été suivi de plusieurs événements, dont une insurrection dans le sud algérien, qui ont provoqué son oubli⁹. Le massacre de la mission Flatters en février 1881 et son impunité montrent bien que les Touaregs sont les maîtres d'un Sahara fermé aux Français au début de ma période. En 1893, le succès de la mission Méry ouvre à nouveau la porte du Sahara au commerce français de façon plus établie, car elle coïncide avec un élan de colonisation militaire du Sahara, suscité par la reconnaissance de la plus grande partie du Sahara comme zone d'influence française, à la suite du partage de l'Afrique, à Berlin, en 1885. S'ouvre donc une décennie de conquête militaire, que les Français essayent de concilier avec la volonté politique de « pénétration pacifique »¹⁰. Dans les années 1900, des Compagnies Sahariennes sont créées dans cinq lieux stratégiques, avec pour but de gagner la confiance des populations et de maintenir une paix marquée par la domination française. Les principales résistances arrivent au cours de la décennie suivante, avec notamment la Sanûsiyya, confrérie musulmane soufie venant de Libye, qui s'oppose activement à la colonisation française du

⁸ Nous verrons plus loin que quelques missionnaires étaient aussi présents dans ces territoires.

⁹ NANTET Bernard, *Le Sahara, Territoire, guerres et conquêtes*, Paris, Tallandier, 2013.

¹⁰ *Ibid.*

Sahara. Ainsi, les relations franco-touarègues¹¹ connaissent des fluctuations au cours de ma période. La politique de pénétration française au Sahara oscille entre deux réalités : d'un côté, la volonté de pénétration pacifique qui se manifeste par la négociation et l'amitié entre les chefs français et touaregs, et d'un autre côté, la soif de faits d'arme spectaculaires, jumelée à l'impatience des politiciens de la métropole, qui poussent à une pénétration militaire offensive.

Ensuite, cette conquête militaire se double d'une logique commerciale, qui veut orienter les flux commerciaux sahariens vers les centres de commerce français du Nord de l'Algérie. Cette logique prend deux directions complémentaires : d'une part, entretenir une bonne relation avec les Touaregs et autres peuples du Sahara afin de les inciter à venir commercer avec les Français et d'autre part, s'assurer une sécurité pour les caravanes françaises qui voudraient traverser le Sahara et ainsi commercer directement avec les pays du sud de l'Algérie. En effet, deux directions attirent les commerçants français : Tombouctou et le Soudan. La conquête de Tombouctou a été stimulée par une course à la conquête entre la France et l'Angleterre et sa prise a lieu par les Français en 1895. Cette ville est connue pour être un grand lieu d'échange et de commerce, et sa possession par les Français leur permet d'ouvrir leurs réseaux commerciaux à l'Afrique de l'ouest, c'est-à-dire au reste de l'Afrique-Occidentale française. Quant au Soudan, au cours de la période que j'étudie, seule la mission Foureau-Lamy tente d'y accéder de 1898 à 1900. Après avoir traversé le Hoggar et conquis l'Aïr, ils avancent jusqu'au lac Tchad où la mission se termine suite à la mort du commandant Lamy et la fondation de la ville de Fort Lamy. Mais le projet de rejoindre le Soudan par le Sahara est présent dans les mentalités dès la fin du XIX^e siècle.

Enfin, une logique technique est aussi en jeu, avec le projet de construire une voie de chemin de fer transsaharienne. Ce projet naît dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et se confirme avec la publication, en 1878, du rapport d'Adolphe Duponchel, portant sur sa mission dans le sud de l'Algérie, et qui affirme avec enthousiasme la possibilité de la construction du transsaharien. Les autorités françaises envisagent alors la construction d'une nouvelle route commerciale via un chemin de fer entre l'Algérie et le Niger et une commission d'étude est nommée par Charles de Freycinet, ministre des Travaux publics. Plusieurs missions, dont la mission Flatters, sont alors envoyées afin d'étudier les sols et d'imaginer le meilleur tracé possible. Ce projet perdurera encore longtemps, malgré des débats réguliers sur sa faisabilité.

¹¹ L'adjectif « touareg » s'accorde en genre et en nombre car c'est un mot qui est entré dans le langage courant en Histoire.

Ces différentes logiques se complètent, s'entremêlent et parfois se confondent. De fait, une expédition de repérage pour la construction du transsaharien est à la fois une mission commerciale, car elle prépare une route de commerce, diplomatique, car elle nécessite la protection des Touaregs pour la traversée de leurs territoires, et militaire, puisque toute colonne est accompagnée d'une escorte militaire prête à se battre contre un ennemi éventuel, voire à prendre d'assaut des villes pour asseoir la domination française.

À cela s'ajoutent les logiques et les enjeux du monde journalistique français de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. À cette époque, les journaux sont un vecteur fort qui modèle et en même temps exprime l'opinion publique. La présence de représentations des Touaregs dans les journaux dit déjà quelque chose de l'intérêt porté par les populations sur ce sujet, qui est considéré comme une réalité intéressante, peut être aussi intrigante ou du moins digne d'être décrite avec précision et prolifération d'articles dans certains journaux. La source journalistique est marquée par la nécessité qu'a le journaliste d'attirer l'attention du lecteur, ce qui peut être à l'origine d'une rhétorique du folklore et de la différence digne d'intérêt. Mon travail s'appuie sur différents journaux, qui traitent la représentation des Touaregs de manière particulière à chaque politique éditoriale.

Ainsi, à travers les logiques militaires, commerciales, techniques, mais aussi journalistiques, se forme une représentation ou des représentations des Touaregs. Par l'étude des articles de journaux illustrés et l'analyse des images associées, je cherche donc à répondre à la question suivante : comment la représentation idéologique des Touaregs est-elle construite, et comment est-elle véhiculée par les journaux illustrés français ?

Mon travail se présente sous la forme d'un tableau historique, selon la distinction d'Antoine Prost¹². Selon cet auteur, « alors que l'événement est construit par le récit en réponse à la question : « Que s'est-il passé ? », la structure est construite par le tableau en réponse à la question « Comment les choses étaient-elles ? »¹³. Ainsi, mon travail expose la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés français, son contexte, et l'influence des dynamiques militaires et

¹² PROST Antoine, Chapitre 11 « Mise en intrigue et narrativité », dans *Douze leçons sur l'histoire*, Lonrai, Seuil, 2014

¹³ *Ibid.*, p.255.

ethnologiques, sans suivre de près une chronologie qui distinguerait plusieurs moments d'évolution. J'ai choisi de décrire la naissance de la représentation des Touaregs dans la presse illustrée comme un état initial, qui dure de 1881 à 1914, bien qu'il y ait de nombreuses évolutions au cours de cette période et tout au long du XX^e siècle. En effet, ce travail d'explicitation, qui présente comment et pourquoi la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés est ainsi à ses débuts, n'a jamais été fait. Or, il est nécessaire à un futur travail sur l'évolution de cette représentation. De fait, les Touaregs ont très peu été étudiés par les historiens. Ce manque est suppléé par les travaux des anthropologues physiques et des sociologues, mais « la représentation des Touaregs par les Français » n'a été étudiée que par un seul anthropologue, Paul Pandolfi. Et la représentation des Touaregs dans les journaux français n'a jamais été étudiée. Ainsi, je vais m'appuyer sur une source nouvelle pour travailler un sujet presque oublié des historiens.

Carte

Carte de l'Algérie, dessinée par mes propres soins, comprenant les villes

et régions évoquées dans ce mémoire.



I. Historiographie et sources

A. Les Touaregs, un sujet étudié de près par les militaires et anthropologues

1. Les premiers écrits sur les Touaregs, à l'origine de leur représentation

Le premier écrit sur les Touaregs qui connaît une renommée est, sans hésitation, *Les Touaregs du Nord* d'Henri Duveyrier. En 1860, subventionné par le ministère des Colonies et le Gouvernement général de l'Algérie, ce jeune explorateur part découvrir le pays des Touaregs. En août 1860, il arrive à Ghadamès où il s'attire la sympathie du chef des Touaregs Ajjer, Ikhenoukhen, et séjourne sept mois auprès de lui. Il ne mène pas son projet à bout puisque les portes de Ghat lui demeurent fermées. Il rentre alors, par Tripoli, à Alger, où il arrive gravement malade. Alors que sa maladie le laisse pendant plusieurs mois sans mémoire et sans raison, un de ses proches, Auguste Warnier, commence à rédiger le rapport de son expédition au gouvernement d'Algérie, à partir de ses notes. Ce médecin militaire, devenu directeur des Affaires civiles de l'Algérie, est un fervent adepte des valeurs saint-simoniennes et se considérait comme le mentor du jeune homme. *Les Touaregs du Nord*, publié en 1864 est donc écrit à quatre mains, non sans désaccords entre Duveyrier et Warnier. Avant même sa parution, cet ouvrage valut à Duveyrier la médaille d'or de la Société de Géographie et la Légion d'honneur. Cela accélère sa renommée et diffuse une image positive des Touaregs dans le monde scientifique, et plus largement encore. De fait, Duveyrier présente les Touaregs sous un jour très favorable, décrivant son amitié avec Ikhenoukhen et le Cheikh Othman, deux grands chefs touaregs, et l'accueil chaleureux qu'ils lui ont fait. Il ajoute aussi des cartes, constituées à l'aide des Touaregs et de nombreuses informations sur leurs mœurs et traditions. Ce travail modèle la représentation que les Français se font des Touaregs, dès 1864, du fait de son unicité. En effet, c'est le seul ouvrage aussi précis, écrit sur les Touaregs à cette époque, si bien qu'après le massacre de la mission Flatters en 1881, Duveyrier fut accusé d'avoir trompé scientifiques et militaires en leur insufflant une trop grande confiance en la collaboration et la bienveillance des Touaregs envers les Français.

Les journaux furent aussi un des premiers lieux où l'on écrit sur les Touaregs. Le premier article de *L'Illustration* qui parle des Touaregs en eux-même et non pas comme une donnée

géographique, date de 1851¹⁴. Félix Mornand, écrivain et journaliste, nous offre la description suivante : « ces singulières races blanches, les *Fellâtah* et les Touaregs, qui, la lance au poing, le bouclier au bras, le visage voilé du *litham*, montés sur leurs rapides méharis, sillonnent incessamment le grand Désert, vivent de meurtres et de pillages aussi paisiblement, aussi consciencieusement que d'autres du trafic et de l'agriculture, vrais écumeurs des sables, pirates de ces mers tourmentées et arides, dont le chameau est le navire. ». Seulement deux autres articles évoquent les Touaregs au cours des dix années suivantes, et en 1862, le même journaliste écrit : « c'est un homme voilé et orné d'un bouclier de peau de rhinocéros, d'un sabre prodigieusement long qu'il porte à la ceinture, d'une lance à crochet propre à vider en un clin d'oeil le ventre d'un ennemi, et de bracelets de pierre très commodes pour lui briser la tête »¹⁵. Ainsi, les Touaregs sont d'abord décrits par leurs armes et leur pratique du pillage, image qui évolue ensuite rapidement.

2. De 1881 à 1914, une littérature militaire complétée par des écrits scientifiques et missionnaires

Au cours de ma période, trois sortes de littérature sur les Touaregs voient le jour.

Premièrement, la littérature militaire est la plus prolifique. Chaque rapport de mission est conservé pour être analysé afin d'améliorer les stratégies de lutte. Les correspondances entre les officiers et l'autorité administrative d'Alger sont abondantes. Détails sur l'armement touareg, sur leurs trajectoires, emplacement d'un puits, marques désignant chaque tribu, ... toute information est primordiale afin de comprendre les Touaregs et de s'adapter à ce milieu inhabituel. Le ton est donc le plus neutre et le plus précis possible. Il en va de même dans les correspondances entre officiers ou les rapports des sous-officiers. Dans cette littérature, le Touareg est considéré comme un ennemi ou un allié, mais, dans tous les cas, c'est un exemple à suivre pour apprendre à se battre et à survivre dans le Sahara.

Ensuite, une littérature scientifique voit le jour. À la suite de Duveyrier, d'autres explorateurs s'aventurent sur le territoire touareg, parfois motivés par la recherche d'un tracé pour le projet du transsaharien. C'est le cas, par exemple de Fernand Foureau, qui raconte son expédition dans son rapport *Mission chez les Touareg, mes deux itinéraires Sahariens d'octobre 1894 à mai*

¹⁴ *L'Illustration*, n°456, 20/11/1851, p.6.

¹⁵ *L'Illustration*, n°1008, 21/06/1862, p.2-3.

1895¹⁶. À partir de ces récits d'expéditions, des études anthropologiques sont faites et deviennent même parfois les causes de ces missions. En découlent des travaux tels que *Sur les Touareg* du docteur J. Huguet¹⁷, qui classe les différentes tribus, caractérise les mœurs touarègues, décrit précisément leur langue, leur caractère, leur armement, leur système d'organisation politique. Puis, dans une dernière partie, il énumère les caractéristiques physiques des différents types de Touaregs. Accompagné de schémas et de photographies, cet ouvrage anthropologique catégorise les différents Touaregs selon leurs attributs physiques, leurs organisations politiques et leurs mœurs.

Enfin, une littérature issue d'instances religieuses apparaît. Le plus renommé d'entre eux, Charles de Foucauld, a activement participé à l'entrée des Touaregs dans la logosphère française, grâce à son *Dictionnaire touareg-français*¹⁸, à la traduction de textes¹⁹ et de poèmes²⁰ touarègues et aux notes prises sur l'étude de leurs mœurs. D'autres religieux publient le récit de leur rencontre avec des Touaregs, comme le père Richard dans son *Voyage chez les Ajjers*²¹. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ce travail, publié une première fois en 1881, est ré-édité en 1948, signe de sa postérité.

3. Au cours de la période coloniale, post-1914, la littérature sur les Touaregs se diversifie

Au cours de la période suivante, la littérature militaire sur les Touaregs reste abondante et se double d'une littérature militaire non officielle. Des militaires tels que le général O. Meynier²² ou le lieutenant L. Gardel²³ prennent la plume pour raconter leurs expéditions et leurs rencontres avec des

¹⁶ FOUREAU Fernand, *Mission chez les Touareg, mes deux itinéraires Sahariens d'octobre 1894 à mai 1895* (Rapport adressé à monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, à monsieur le Gouverneur de l'Algérie, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Challamel, Paris 1895

¹⁷ HUGET J, *Sur les Touareg*, Paris : Société d'anthropologie de Paris, 1902.

¹⁸ DE FOUCAULD Charles, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar.*, 1951.

¹⁹ De FOUCAULD Ch & A. de Calassanti-Motyliniski, *Textes touaregs en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, édition critique par S. Chaker et al., Aix-en-Provence, Edisud, 1984.

²⁰ De FOUCAULD Ch, *Chants touaregs recueillis et traduits par Charles de Foucauld*, Albin Michel, Paris, 1997

²¹ Père RICHARD, *Voyage chez les Ajjers, mai-juillet 1880*, Missions catholiques, 1881 ; Travaux de l'Institut de recherches sahariennes, 1948.

²² MEYNIER, Gl. O., La pacification du Sahara et la pénétration saharienne (1852-1930), *Cahier Charles de Foucauld*, Paris-Grenoble, Arthaud, 1930.

²³ GARDEL L., *Les touareg Ajjers*, Baconnier, Alger, 1961.

tribus touarègues. Dans un style moins formel, ils décrivent leur vision de la pénétration saharienne et du contact avec les Touaregs.

Autre fait à notifier, des ouvrages sur les grands personnages français œuvrant au Sahara voient le jour. L'homme de lettre René Pottier, publie, par exemple, *Lapperine, conquérant pacifique du Sahara*²⁴, faisant ainsi du général Laperrine une figure historique. De même, le général O. Meynier publie un ouvrage sur trois grandes figures du Sahara²⁵ : le général Laperrine, le père de Foucauld et l'aménokhal Moussa Ag Amastane. L'histoire de la pacification du Sahara se fait à travers ces héros français au désert. Même une journaliste, Marie-Louise Lédé, publie un récit²⁶ de son expédition chez les Touaregs, montrant ainsi que tous peuvent s'emparer du sujet.

Apparaissent aussi des romans, ayant le désert comme tableau d'opération et des officiers méharistes comme héros. Joseph Peyré, dans *Le chef à l'étoile d'argent*²⁷, s'inspire du maréchal des logis Le Brazidec, qui combattit en 1916-1917 entre Djanet et Fort-Polignac. Dans le même esprit, Sonia Howe écrit *Les héros du Sahara*²⁸, épopée à la gloire du général Laperrine et du Père de Foucauld. Quant à Pierre Benoit²⁹, il révèle dans son roman un royaume inconnu au cœur du Hoggar, dirigé par la reine des Touaregs, Antinéa. Les officiers sahariens deviennent donc des héros de romans dans lesquels les Touaregs sont aussi dépeints, tantôt comme des généreux alliés ou sauveurs providentiels, tantôt comme de farouches guerriers. L'image du Touareg se nourrit alors de ces représentations romancées qui la popularisent.

Enfin, des travaux scientifiques voient le jour. Le géographe et ethnographe, Émile-Félix Gautier, parti explorer le Sahara à partir de 1902, publie les conclusions de son expédition dans *Le Sahara algérien*³⁰, qui synthétise plusieurs de ses écrits. Cet ancien enseignant à l'Université d'Alger est l'un des premiers universitaires, géographes et ethnographes, à rencontrer les Touaregs à des fins uniquement scientifiques et propose alors un travail d'une grande précision. Un second

²⁴ POTTIER R., *Lapperine, conquérant pacifique du Sahara*, Paris, Sorlot, 1943

²⁵ MEYNIER, Gl. O., *Rencontres : trois grandes figures sahariennes.*, *Cahiers Charles de Foucauld*, Paris-Grenoble, Arthaud, 1946

²⁶ LÉDÉ Marie-Louise, *Seule avec les Touareg*, A Bonne, 1954.

²⁷ PEYRÉ Joseph, *Le chef à l'étoile d'argent*, Paris, Le livre Moderne Illustré, 1937 ; Grasset, 1967.

²⁸ HOWE Sonia, *Les héros du Sahara*, Paris, Librairie Armand Collin, 1931.

²⁹ BENOIT Pierre, *L'Atlantide*, Paris, Albin Michel, 1919.

³⁰ GAUTIER Émile-Félix, *Le Sahara algérien*, Payot, Paris, 1928.

universitaire, Henri Lhote, va s'intéresser aux Touaregs. Ce préhistorien, qui sera maître de recherche au CNRS et chargé du département d'art préhistorique au Musée de l'Homme de Paris, publie en 1955 *Les Touareg du Hoggar*³¹, précédé d'autres travaux sur ce peuple³². En tant que préhistorien, il s'intéresse moins aux les mœurs et aux pratiques des Touaregs qu'il rencontre qu'aux traces de leur passé, notamment à travers les peintures du Tassili qu'il a découvertes en 1935. C'est le premier historien à se pencher sur l'histoire des Touaregs.

Parallèlement à cette diversification de la littérature sur les Touaregs, on observe un accroissement de l'intérêt que les Français portent au Sahara, et donc aux Touaregs. En effet, des associations et instituts se créent pour promouvoir la connaissance du Sahara. En 1927, l'association des Amis du Sahara voit le jour, avec pour but de faire connaître le Sahara et de faciliter son accès. Fondée par des hautes personnalités civiles et militaires à Alger, cette association publie quatre journaux par an à partir du 1er octobre 1931. Dix ans plus tard, c'est au tour de l'Institut de Recherches sahariennes, érigé par l'Université d'Alger. Son rôle est de coordonner les études de tout ordre, relatives au grand désert, que ce soit d'ordre géologique, climatologique, morphologique ou de géographie humaine. La création de cet Institut révèle l'augmentation du nombre de travaux sur le Sahara et l'éparpillement de ces travaux que rien ne centralise. Enfin, en 1946, la Rahla ouvre ses portes à Alger, fondée par un groupe de Sahariens, dont le Directeur des Territoires du Sud. Très proche des Amis du Sahara avec qui elle fusionnera en 1963, cette association veut faire découvrir, aider à comprendre et partager le Sahara à travers la publication du *Saharien*, revue trimestrielle de 1964 à aujourd'hui. Ces trois naissances expriment l'existence d'un certain intérêt des Français vivant en Algérie pour les Touaregs et pour le Sahara, leur lieu de vie. En 1962, ces institutions sont brutalement transférées en France où elles se réorganisent et diffusent leur passion du Sahara.

4. La période post-coloniale : l'apanage des anthropologues

Un des plus grands travaux de la période post-coloniale évoquant les Touaregs est l'*Encyclopédie berbère*³³, ce travail de collaboration scientifique international, dirigé par Gabriel

³¹ LHOTE Henri, *Les Touaregs du Hoggar*, Payot, Paris, 1944 ; A. Colon, Paris, 1984.

³² LHOTE Henri, *Dans les campements touaregs*, Les œuvres françaises, Paris, 1947 et *La chasse chez les Touaregs*, Amiot-Dumont, Paris, 1951.

³³ G. CAMPS & S. CHAKER dir., *Encyclopédie berbère*, Édisud, 1984

Camps et Salem Chaker. Débutée en 1984, elle est conçue pour rassembler les savoirs éparpillés sur les Berbères, que ce soit de la linguistique, de la littérature, des sciences historiques, de la géographie ou de l'ethnologie-anthropologie. Elle est encore aujourd'hui en cours d'élaboration, même si près d'une quarantaine de fascicules sont déjà publiés.

Outre ce projet éditorial unique auquel participent plusieurs historiens, il y a très peu de travaux d'historiens sur les Touaregs à la fin du XX^e siècle. Par contre, il est possible de trouver des travaux de sciences politiques, d'anthropologie ou de sociologie. Hélène Claudot-Hawad³⁴ s'est spécialisée dans l'analyse politique des sociétés touarègues. Cette anthropologue et linguiste étudie la structure de leur organisation politique, les changements impliqués par la colonisation et par leur confrontation aux Français. Un anthropologue anglais, Jeremy Keenan, propose un point de vue plus directement anthropologique puisqu'il étudie les mœurs des Touaregs du Hoggar, qu'il a rencontrés lors d'une expédition. Dans ses travaux *The Tuareg : People of Ahaggar* et *Sahara Man : Travelling with the Tuareg*, il s'attache à une anthropologie du développement, de la sécurité et de la mondialisation, intégrant sa réflexion sur les Touaregs dans une réflexion plus large sur le Sahara et le Maghreb en général. Jean-Pierre Duhard, quant à lui, publie un ouvrage substantiel et rigoureux sur *La soumission des Touareg de l'Ahaggar*³⁵. Cette synthèse complète et soignée, passe en revue l'avancée des Français au Hoggar et les fluctuations de leurs relations aux Touaregs. Elle les présente comme des ennemis farouches des Français, devenant parfois leurs alliés à la suite d'accords passés entre les officiers sahariens et les chefs touaregs. L'anthropologue fait aussi le récit des nombreux combats qui ont eut lieu dans le Hoggar entre les Français et les Touaregs, inclus dans un contexte militaire et régional complexe.

Différant un peu de ces travaux qui voient les Touaregs à travers leurs relations politiques et diplomatiques avec les Français, Jean-Robert Henry, lui, s'attarde sur la définition de leur identité. Dans son article *les Touaregs des Français*³⁶, il cherche à comprendre la construction, puis la déconstruction du personnage touareg. Repérant les grands moments de l'édification de l'image des

³⁴ LAUDOT-HAWAD Hélène, *Des Etats-nations contre un peuple : le cas des Touaregs*, ROMM n°44, Edisud, Aix-en-Provence, 1987 // *Honneur et politique. Les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation française*, REMMM n° 57, Edisud, Aix-en-Provence, 11-47., 1990 // *Identité et altérité d'un point de vue touareg*, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2014

³⁵ DUHARD Jean-Pierre, *La soumission des Touareg de l'Ahaggar 1830-1922*, Paris : L'Harmattan, DL 2013, cop. 2013

³⁶ HENRY Jean-Robert, « Les Touaregs des Français », dans DAHBIA Abrous et autres, *Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes : Définitions et redéfinitions de soi et des autres*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1996, en ligne, site consulté le 27 mai 2021.

Touaregs, il veut montrer que la représentation du Touareg évolue en fonction de la figure de l'officier saharien français et des attentes de la société française envers le désert. Cet article m'intéresse donc tout particulièrement, puisque c'est le seul, avec ceux de Paul Pandolfi, à parler de la représentation des Touaregs. Paul Pandolfi est un docteur en ethnologie, maître de conférence et enseignant-chercheur à l'Université Paul-Valéry (Montpellier 3). Il a été professeur-coopérant, durant 9 ans en Algérie dont 3 ans à Tamanrasset (1985-1988). Il travaille principalement sur l'histoire du Sahara, mais aussi sur la figure de Charles de Foucauld et sur les Touaregs. En effet, il a écrit plusieurs articles sur les Touaregs, dont l'un³⁷ précisément sur la représentation des Touaregs à travers ce qu'il appelle « le mythe touareg ».

Ainsi, très peu d'historiens ont étudié le sujet des Touaregs et de leurs rapports avec les colons français³⁸. Et parmi les anthropologues, seulement quelques uns³⁹ ont traité de la représentation des Touaregs, dont Jean-Robert Henry et Paul Pandolfi. Étudier la représentation des Touaregs du point de vue d'une historienne est donc un processus novateur. De plus, mon travail adopte un point de vue original et inédit, puisque j'ai choisi de travailler ce sujet en m'appuyant sur la presse française illustrée.

5. L'historiographie des Touaregs est incluse dans celle du « Maghreb » post-colonial

Au cours de la période coloniale, une dizaine d'anthropologues et d'historiens ont fait un travail scientifique considérable, guidé par une idéologie coloniale conquérante. Selon Pierre Vermeren, « l'Histoire a été mise à contribution pour relever les " ruines " romano-byzantines de l'Afrique du Nord, mettre en scène la longue apnée des " siècles obscurs de l'Afrique du Nord " (E.F. Gautier) et justifier en retour la reprise en main ottomane, et surtout française, de la

³⁷ PANDOLFI Paul, « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses. », dans : *Ethnologies comparées*, n°7, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2004.

³⁸ Il faut tout de même citer : Pierre BOILLEY *Les Touareg Kel Adagh, Dépendances et révoltes du Soudan français au Mali contemporain*, Paris, Karthala, 2012 et les historiens de l'IREMA (Institut de Recherche et d'Études sur les Mondes Arabes et Musulmans, fondé en 1986 en collaboration entre le CNRS et l'Université d'Aix-Marseille, pluridisciplinaire) : CLAUDOT-HAWAD Hélène, *Identité et altérité d'un point de vue touareg*, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2014 /// MAMBRE Emmanuelle, « *Les touaregs du Nord* » d'Henri Duveyrier : éléments d'une controverse, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2014 /// CAMEL Florence, *Les relations touareg/sédentaire à travers le regard du colonisateur français*, Institut de recherche et d'étude sur le monde arabe et musulman, 2014.

³⁹ On peut aussi citer TRANCHET Marie, chapitre 8 « La représentation des Touaregs dans les romans sahariens français », dans : GEMDEV, et Université du Mali, *Mali - France. Regards sur une histoire partagée*, Paris, Karthala, 2005.

région, considérée comme une véritable renaissance »⁴⁰. Cette orientation idéologique a été soulignée et dénoncée par les travaux post-coloniaux. En la récusant, les sciences post-coloniales ont déconsidéré du même coup tous ces écrits. Un autre courant, né dans l'entre-deux-guerre, oppose une idéologie religieuse à l'idéologie coloniale, lorsque quelques historiens réformistes musulmans écrivent une histoire sainte de leur pays d'Afrique du Nord.

À partir de l'indépendance de l'Algérie en 1962, et celle des pays d'Afrique du Nord, l'Histoire du Maghreb est teintée par un autre discours idéologique, cette fois-ci marxiste, né dans les universités d'Alger, de Tunis et de Rabat, puis exporté dans les universités de France. Cette troisième idéologie dessert l'écriture scientifique de l'Histoire du Maghreb autant que les deux précédentes.

Malgré ces grands courants idéologiques, une Histoire moins idéologique continue de s'écrire pour la période coloniale, principalement avec Charles-André Julien⁴¹ et son principal disciple, Charles-Robert Ageron. Mais cette écriture n'existe pas de la même manière pour la période post-indépendance. De fait, la guerre d'Algérie reste assez taboue pour les historiens français, de plus, l'histoire post-coloniale semble relever d'une « histoire immédiate », trop récente pour l'écrire. Les anthropologues et les politologues se retrouvent alors les principaux auteurs de cette histoire.

Ainsi, Pierre Vermeren pose le constat suivant : il y a une « déliquescence des études et des compétences scientifiques relatives au Maghreb en France, depuis les années 1980 »⁴². Cet abandon est lié aux conditions dramatiques de la fin de l'Empire français au Maghreb. De plus, la fin de l'Empire correspond, pour l'orientalisme, à la fin de son « objet » d'étude. Bien que 1962 semble provoquer une transfiguration plus qu'un affaissement de l'orientalisme, le renouveau des études maghrébines des années 1960 (nourrie par l'activité de témoins engagés, d'acteurs ou militants des combats de la décolonisation) n'a pas trouvé de successeurs et s'épuise assez rapidement. Selon Pierre Vermeren, « E. Saïd a lancé la mode intellectuelle des *postcolonial studies* dans son domaine d'activité, la littérature comparée, et par voie de conséquence dans les sciences politiques. En

40 VERMEREN Pierre, "Introduction problématique. Le Maghreb dans la recherche française : un abandon intellectuel ?", *Misère de l'historiographie du « Maghreb » post-colonial (1962-2012)*. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2012, p.14.

41 JULIEN Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Payot, Paris, 1932.

42 *idem*, p.11

France, le travail de l'ACHAC (Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine – qui porte d'ailleurs mal son nom) et ses concepteurs l'ont introduite dans le champ historique. »⁴³. Ces *postcolonial studies* porteraient principalement sur l'Histoire nationale française et l'influence de la colonisation sur cette Histoire.

Enfin, P. Vermeren soutient que « la colonisation française de l'Afrique du Nord fut aussi une construction langagière et intellectuelle »⁴⁴ et qu' « une élaboration idéologique complexe a été nécessaire pour justifier la conquête aux yeux de l'opinion française, la légitimer au regard de l'Histoire de cette région, et même aux yeux de ses peuples. »⁴⁵. C'est dans cette dynamique là que j'ai choisi d'étudier l'élaboration des représentations des Touaregs au Maghreb par la France coloniale, afin d'étayer l'idée que la conquête française s'est accompagnée d'un discours idéologique construit mot après mot, idée après idée.

6. Le mythe touareg, héritier du mythe berbère

Au XIX^e siècle, l'étude des Berbères a été pris en charge majoritairement par l'anthropologie et très peu par l'histoire. De fait, les historiens se sont plus intéressés aux nombreux écrits de la société arabe, là où les berbères sont un peuple de tradition orale. À cette époque, l'anthropologie physique était de mise. Les anthropologues ont donc considéré les Berbères selon des schémas binaires (Berbères/Arabes ; ville/bled ; nomades/sédentaires ...), selon le concept de race et selon une vision déterministe du mode de vie d'une population en fonction de son milieu de vie. La définition raciale des Berbères tendait à les rapprocher des Français tout en les opposant aux Arabes, éloignant ainsi des Français toute ressemblance avec la « race » arabe. Cette essentialisation erronée des anthropologues du XIX^e siècle distingue donc deux groupes qui seraient totalement opposés, alors qu'en réalité ils connaissent de nombreux échanges. Cette connaissance anthropologique des Berbères a participé à la mise en place du « mythe berbère » qui fait des berbères un peuple superficiellement islamisé mais fondamentalement chrétien et démocratique, ce qui les oppose encore une fois aux Arabes qui, eux, seraient despotiques. Ce « mythe berbère » s'appuie aussi sur l'idée que ce serait un peuple qui aurait gardé l'innocence des

⁴³ *idem*, p.12

⁴⁴ *idem*, p.13

⁴⁵ *idem*, p.14

populations primitives. Les historiens cherchent alors à réécrire leur histoire en remontant presque uniquement à l'Antiquité et la Préhistoire de ce peuple⁴⁶. Cet intérêt porté à l'Antiquité sert la volonté de dresser un parallèle entre la colonisation romaine et la colonisation française et ainsi dévaloriser l'époque islamique et oublier l'époque médiévale où, pourtant, les Berbères ont régné en dynastie.

On ne peut pas distinguer cette période de l'historiographie des Berbères de l'administration coloniale de l'époque. De fait, si les premiers savants précèdent l'administration coloniale, ils la nourrissent aussi et réciproquement, sont soutenus par cette administration coloniale. Par ailleurs, ce sont des savants de terrain, ce qui explique l'importance de la monographie au début de ces études sur les Berbères⁴⁷. Au moment de la décolonisation, on assiste à la volonté de sortir des cadres coloniaux pour penser l'histoire et donc à la déconstruction de ce mythe berbère pour penser l'identité berbère. Charles-Robert Ageron fut l'initiateur de ce mouvement qui présente, dans sa thèse de 1968⁴⁸, le mythe berbère et ses liens avec la politique berbère, pour ensuite le déconstruire⁴⁹.

Le mythe touareg, lui aussi s'ancre dans une première étude plus anthropologique qu'historique et a plusieurs points communs avec le contenu du mythe berbère, tout en conservant ses propres particularités. En effet, d'autres motifs de la société touarègue sont mis en avant pour compléter ceux du mythe berbère : la blancheur de leur peau - couplée au motif du voile, qui cache cette peau - et la place importante des femmes dans leur société, qui laisse supposer une égalité homme/femme. Monseigneur Lavigerie est le premier à appliquer les caractéristiques du mythe berbère aux Touaregs à la fin du XIX^e siècle, créant ainsi un mythe touareg.

⁴⁶ De fait, Gabriel Camps, qui est l'une des plus grandes références dans l'histoire de berbères, est spécialiste de la Préhistoire et de l'Antiquité.

⁴⁷ Par exemple, MONTAGNE Robert, *Les Berbères et le makhzen dans le sud du Maroc*, Paris, Félix Alcan, 1930.

⁴⁸ AGERON Charles-Robert, « Les algériens musulmans et la France », 1968.

⁴⁹ On peut aussi citer AGERON Charles-Robert, *La politique berbère du protectorat marocain de 1913 à 1934*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 18 no.1, Janvier-mars 1971.

B. Au tournant du XX^e siècle débute l'âge d'or de la presse française, marqué par la naissance des journaux illustrés

1. La naissance des journaux d'actualité et des illustrés en France

La presse française existe depuis l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, mais les premiers quotidiens apparaissent au XVII^e siècle et connaissent un premier essor au siècle des Lumières, pour vivre ensuite un âge d'or de la fin du XIX^e siècle au début de la Grande Guerre. De fait, le 29 juillet 1881, le Parlement vote une loi qui définit les libertés et responsabilités de la presse française. Souvent considérée comme fondatrice de la liberté de la presse, cette loi libère les journaux de la nécessité de l'autorisation préalable, du cautionnement et du timbre, tous les trois onéreux. Ainsi, le directeur de publication a plus de liberté dans les choix qui régissent son journal, mais il devient aussi plus responsable. La loi de 1881 régit les conditions de jugement de ce dernier. Cette « loi de codification et de libération »⁵⁰, selon Fernand Terrou, permet à la presse de participer à la formation de l'opinion politique du peuple. De plus, elle lui donne aussi de pouvoir tirer profit de l'essor rapide du capitalisme français de la fin du XIX^e siècle. En effet, entre 1871 et 1940, on assiste à une évolution des mentalités soutenue - voire entraînée - par la presse⁵¹. D'une part la République est vue peu à peu d'un œil meilleur et est moins associée au désordre. D'autre part, le progrès n'est plus vu comme un danger menaçant la République, mais comme une opportunité. Les journaux participent à cette évolution en même temps qu'ils en profitent. L'augmentation exponentielle du nombre d'exemplaires imprimés par jour et l'influence croissante des journaux sur l'opinion publique et la politique en témoignent. De fait, le contexte de production des journaux évolue au même rythme que le progrès. Si en 1865, chaque journal est client d'une imprimerie, dès 1900, la plupart des journaux ont leur propre imprimerie⁵². On passe donc de la simple salle de rédaction à d'immenses immeubles abritant les volumineuses presses typographiques et, alors, le prix de production d'un journal augmente considérablement. À cela s'ajoute une course au progrès entre les différents journaux. Produire la meilleure qualité possible en développant des techniques toujours plus élaborées, tout en réduisant au maximum le coût de production. Ainsi, comme le dit

⁵⁰ BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre et TERROU Fernand dir., *Histoire générale de la presse française*, tome III, *De 1871 à 1940*, par Claude Bellanger et Jacques Godechot, Presses universitaires de France, Paris, 1972. Chapitre 1.

⁵¹ *Ibid.* Recension de Fred Kupferman.

⁵² *Ibid.*

Fred Kupferman⁵³, « pendant cet âge d'or qui dure de la fin du Second Empire à la Première Guerre mondiale, le journal s'est en quelque sorte identifié à la modernité ». La Grande Guerre marquera une rupture forte dans ce développement.

La presse française connaît donc un essor fantastique sur la période que j'ai choisie d'étudier, du fait de l'essor technique de la révolution industrielle. Un des éléments les plus significatifs de cet essor dans la course au progrès est l'évolution de la place et de la qualité des illustrations. Les premières illustrations journalistiques apparaissent dans des magazines d'éducation comme la *Revue encyclopédique* (née en 1829), la *Revue Française* (1829), la *Revue des deux mondes* (1829), *Le magazine Pittoresque* (1832) ou *La Presse* (1836). Reprenant le projet de Diderot et d'Alembert d'éduquer le peuple, ces quotidiens permettent un accès plus facile aux savoirs, là où *L'Encyclopédie* avait du mal à se répandre du fait de son énormité⁵⁴. L'illustration aidant à la compréhension de choses techniques, ces magazines en ont fait leur principale caractéristique. En 1843, *L'illustration* naît ; premier journal illustré s'adressant à une élite. Nous nous pencherons dans la partie suivante sur les caractéristiques de ce journal. Les techniques de reproductions imagées se développent. Alors que depuis le XVI^e siècle, la gravure sur bois de fil était utilisée pour l'illustration plus grossière et la gravure sur cuivre, qui nécessite beaucoup d'art et de technique, pour des représentations plus précises, dont celles de *L'Encyclopédie*, au XIX^e siècle apparaît une nouvelle technique, permettant une précision beaucoup plus grande : la gravure sur bois de bout. C'est une planche gravée au butin, perpendiculairement aux fibres et dans un bois dur. Inventée par un graveur anglais, Thomas Bewick, au XVIII^e siècle, elle est popularisée en France par l'éditeur Firmin Didot au XIX^e siècle. C'est une technique lente et coûteuse, qui requiert des artistes de grande qualité⁵⁵.

Bien que la photographie existe depuis les années 1830, on ne sait pas encore la reproduire, d'où la nécessité de faire des gravures de qualité, aussi proches que possible de la réalité. La guerre de Crimée, en 1848, fut le support des premières expérimentations de gravure d'actualité. Pour la première fois, se mêle à l'illustration une préoccupation géopolitique. Se forme alors ce nouveau

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ TETU Jean-François, « L'illustration de la presse au XIX^e siècle », *Semen* [Online], 25 | 2008, en ligne depuis le 9 juin 2010, consultation le 23 avril 2021.

⁵⁵ *Ibid.*

genre qu'est la gravure d'actualité. Jean-François Tétu, dans son article⁵⁶, propose une analyse de ces représentations comme tableaux construits par des journalistes qui cherchent à combiner réalisme de l'objet, obstacles techniques et conventions graphiques. De fait, les images journalistiques répondent à une logique représentative qui nécessite notamment un élément narratif, c'est-à-dire, des acteurs et un élément descriptif, c'est-à-dire, une caractérisation des personnages et de leur environnement. Ces deux éléments sont des critères nécessaires des conventions graphiques, pour que le lecteur ne soit pas perdu. Ainsi, ces représentations peuvent être lues selon deux axes : les *invariants*, produits des conventions graphiques (Notre-Dame de Paris et la Seine pour désigner Paris, des fusils et de la fumée de canons pour représenter un combat, ...) et les *anecdoticants*, qui, eux, apportent la particularité de l'actualité à l'image. Grâce à cette nouvelle forme d'illustrations apparaît un nouveau type de journal. Aux magazines illustrés informatifs et coûteux, aux magazines éducatifs illustrés et bon marché mais non informatifs et à la presse quotidienne informative et peu coûteuse mais non illustrée, s'ajoute les magazines illustrés peu coûteux et avec des images d'actualités. L'illustration et l'actualité sont rassemblées pour la première fois dans un journal bon marché. La figure de proue de ce nouveau genre est *Le Journal Illustré*, parrainé par le *Petit Journal*, né en 1864 et qui sera ensuite concurrencé par le *Petit Parisien*. Dans ce même article, Jean-François Tétu⁵⁷ propose une classification chronologique des journaux illustrés. La première génération d'illustrés est vouée à l'éducation et exclut les sujets sociaux et politiques. Ce sont les magazines d'éducation dont nous avons parlé. La seconde conçoit le monde comme un spectacle et l'événement y est construit comme support d'une mémoire nationale. C'est l'apparition des journaux d'actualité illustrés, qui se mettent au service d'une unité nationale. La troisième et la quatrième génération marquent une rupture avec les précédentes puisqu'elles cherchent à illustrer la lutte des classes et la lutte des peuples, jusqu'à présenter un nationalisme exalté par la mise en avant de héros contre un sauvage ou un malfaiteur. De fait, les journaux illustrés vont jouer peu à peu un rôle dans le jeu des nationalismes. Ce mouvement apparu après 1848 fait de « l'autre, l'étranger, présenté de manière tout à fait bienveillante dans la presse encyclopédique et même dans *L'Illustration* des premières années, [un] Étranger, comme l'est le peuple pour le bourgeois »⁵⁸.

Dans les années 1880, naissent une centaine de suppléments hebdomadaires illustrés : *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Voltaire*, *Le Figaro* et *La Croix* se lancent

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, paragraphe 11.

dans une course à l'image. Le supplément illustré du *Petit Journal* obtient la suprématie lorsqu'il publie le 28 novembre 1890 son supplément illustré en couleur. Le rapport à l'illustration et à l'actualité évolue alors, puisque les gravures, augmentant l'effet de réalité, font aussi disparaître le témoin qui, auparavant, racontait la scène. « Bien que construite à l'évidence de toute pièce, la gravure tend progressivement à faire comme si elle était l'exacte reproduction de la réalité »⁵⁹.

2. Les journalistes, un réseau d'hommes de lettres et de militaires

Alors qu'au début du siècle le prix des quotidiens fermait son accès à une grande partie de la population, à partir des années 1860 et 1870, la presse française s'ouvre à un public moins aisé. Le fleurissement de ces journaux populaires, se combine avec le développement de l'instruction publique. De fait, la majorité des Français sait désormais lire et peut donc accéder à cette source textuelle d'informations. Tous les Français peuvent acheter des journaux et les lire et c'est ce qu'ils font. Certains lisent même plusieurs journaux différents chaque jour. Conséquence de cela, les tirages deviennent considérables. Pour ne citer que deux exemples, *le Petit Journal*, « le plus grand des petits », passe de 220 000 exemplaires en 1872, à 850 000 en 1884, jusqu'à atteindre plus d'un million d'exemplaires en 1890 et le *Petit Parisien* oscille entre 350 000 et 700 000 exemplaires entre 1890 et 1900⁶⁰. Le journal devient donc, à la fin du XIX^e siècle un élément majeur de la vie sociale française. Ils sont « à la fois témoins et acteurs de l'évolution historique » de la société ⁶¹.

Les journalistes acquièrent alors une influence nouvelle. Mais qui sont ces journalistes ? Ils sont issus principalement de deux corps de métier : les hommes de lettres et les militaires.

Premièrement, les journaux jouent un rôle important dans l'activité des écrivains. De fait, presque tous les écrivains sont aussi journalistes et usent parfois des journaux comme vecteurs de popularité de leurs œuvres. Cela crée une porosité forte, au XIX^e siècle, entre le style discursif de la presse et les différentes formes littéraires. De cet échange va naître le style journalistique du tournant du XX^e siècle. De fait, depuis la Restauration, les journaux deviennent plus attractifs et

⁵⁹ *Ibid.*, paragraphe 31.

⁶⁰ GOYET Florence, « Nouvelle et presse à la fin du XIX^e siècle : quelques jalons », in *Littératures* 26, printemps 1992, p. 143-154

⁶¹ BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre et TERROU Fernand dir., *Histoire générale de la presse française*, tome III, *De 1871 à 1940*, par Claude Bellanger et Jacques Godechot, Presses universitaires de France, Paris, 1972. Recension par Pierre Albert.

comprennent une orientation économique et littéraire forte⁶². Une nouvelle génération de rédacteurs s'inspire alors de genres littéraires existants, pour former le style journalistique : de la fiction, de l'écriture intime (lettre, autobiographie, journal, ...), du portrait, du récit de voyage et de l'enquête sociale va naître la chronique critique, les faits divers, les débats et la publicité.

Malgré tout, l'écriture journalistique diffère de l'écriture littéraire sur plusieurs points. C'est une écriture calibrée, limitée à une plage ou à une colonne ; une écriture collective, où chaque article est écrit en écho thématique, structurel et idéologique avec les autres articles du journal ; une écriture périodique, qui condamne à une certaine productivité ; et une écriture référentielle, qui subit de plus en plus fortement le *diktat* de l'actualité. Alors, la notion d'écriture singulière, chère aux hommes de lettres se perd et l'écrivain-journaliste est prié de se retirer peu à peu pour ne laisser la place qu'au fait brut de l'actualité. On assiste ainsi au « passage d'un journalisme d'opinion à un journalisme d'information », selon la formule consacrée. Malgré tout, les journaux du tournant du XX^e siècle demeurent marqués par un style littéraire fort, bien loin de ce que l'on peut lire aujourd'hui dans nos journaux. Ainsi, puisque les journalistes sont avant tout des hommes de lettres, la forme a autant d'importance que l'information apportée. Par ailleurs, les romans ou autres textes littéraires sont souvent publiés dans les journaux, tronçonnés certes, mais cela leur assure un lectorat bien plus conséquent.

Dans un second temps, les militaires prennent aussi le rôle de journaliste. Mais pas n'importe quel militaire ; seulement les officiers (souvent saint-cyriens), qui rentrent de mission. Dans le cadre de mon sujet, je vais me pencher plus particulièrement sur les officiers sahariens. En effet, les officiers français du Sahara ont souvent un caractère singulier, qui teinte leurs écrits. L'officier saharien est un homme énergique, au discernement rapide et doté d'une grande liberté. Il « doit être un officier aimant l'air et l'espace, s'affranchissant de la sainte routine et des vieux préjugés, oubliant pour un temps les règlements de France, ne craignant pas les responsabilités et sachant user de son entière initiative »⁶³. C'est aussi un homme isolé : responsable de zones hostiles, mal connues, et très mal reliées, il est loin des centres de décision, de pouvoir et d'administration. Il est coupé de sa société, il vit au milieu des populations sahariennes, afin d'apprendre leur langue et leurs coutumes, et cela suscite souvent une sympathie voire une

⁶² THÉRENTY Marie-Ève, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, no. 3, 2003, p. 625-635.

⁶³ Archives nationales d'Outre-Mer, fond AOF, 14Mi869, 12G11.

fascination pour ces hommes du désert.⁶⁴ De plus, le service au Sahara est sur la base du volontariat, ce qui suppose un attrait fort pour ces régions, souvent justifié par l'auréole d'aventure et de danger que portent ces régions, et répondant à la soif d'action physique et de combat de certains militaires. En effet, les officiers des Compagnies Sahariennes sont choisis pour leur résistance physique et mentale ; Emmanuel Garnier⁶⁵ écrit même que l'officier ne doit pas être « accessible à la fatigue », pour soutenir le rythme de cette course harassante, qui alterne la marche et la course sur méharis, sans que la fatigue physique n'altère ses qualités intellectuelles et son jugement. Enfin, l'officier saharien est un homme doté d'un esprit d'initiative fort, doublé d'une grande souplesse et d'une écoute des conseils de son groupe, qualités nécessaires pour survivre au désert.

Ainsi, les militaires-journalistes sont des hommes de plume, dotés d'une éducation littéraire et surtout d'un caractère fort qui nourrit leur passion du désert. Vivant au milieu des populations locales, ce sont eux qui ont le plus d'informations sur les Touaregs. Leurs écrits sont alors recherchés comme source sûre pour rapporter l'actualité, toujours dans cette dynamique d'une précision croissante des articles de journaux.

Les journalistes, qu'ils soient hommes de lettres ou militaires, doivent se plier à plusieurs conditions pour écrire dans les journaux. Florence Goyet en cite deux principales dans son article⁶⁶ : l'exotisme des sujets des nouvelles narratives et l'adéquation au public. Bien que le XIX^e siècle refuse le dépaysement facile dont la période romantique a abusé, il existe une forme d'exotisme dans le naturalisme, qui est vu comme la distance entre les lecteurs et les personnages. Il existe même des nouvelles teintées de couleurs locales⁶⁷. La seconde condition, l'adéquation du lectorat, est une clause *sine qua non*. Or, cette adéquation ne se fait qu'au prix de cet exotisme déjà exigé. Ainsi, pour les romans, les journaux sont à la fois une voie royale, leur permettant de se faire connaître et apprécier, et en même temps, il doivent respecter des contraintes parfois contraires aux lois de la littérature et accepter le choix du directeur du journal, influencé par les goûts du lectorat. De même, les officiers sont priés de respecter ces deux conditions en ponctuant leurs textes d'exotisme. Un article présentant une simple mission de reconnaissance sans aucune rencontre, ni

⁶⁴ BOILLEY Pierre, « 5. Une colonisation peu voyante... » dans: *Les Touaregs Kel Adagh. Dépendances et révoltes : du Soudan français au Mali contemporain*, Karthala, 2012, pp. 195-218.

⁶⁵ GARNIER Emmanuel, « Deuxième partie - La mission originelle du Saharien : lutter contre les pillards », *L'empire des sables. La France au Sahel 1860-1960*, Perrin, 2018, p.161-162.

⁶⁶ GOYET Florence, *op. cit.* p.13

⁶⁷ On peut citer *Allouma* et *Un Soir* de Maupassant, publiées dans le *Gaulois*.

aucun fait d'héroïsme est moins susceptible d'être accepté. Les descriptions littéraires et romancées sont donc attendues afin de faire rêver le lectorat. Le style journalistique reste fortement influencé par un style littéraire friand de réalités exceptionnelles et éloignées, ce qui se retrouve dans la représentation des Touaregs et le goût des journalistes pour ce sujet exotique.

3. *L'Illustration*, un journal illustré qui s'adresse à une élite, et ses concurrents, *Le Monde Illustré* et le supplément illustré du *Petit Parisien*

Publié chaque semaine en France de 1843 à 1944, *L'Illustration* est un journal illustré qui s'adresse à un public bourgeois, souvent éclairé ou « libéral ». De fait, son prix (75 centimes), deux fois plus cher qu'un hebdomadaire normal et sa grande dimension (grand in-quarto), le rend inaccessible au grand public. Son point de vue est politiquement neutre, avec un axe culturel important. On peut ainsi lire sur le site internet de *L'Illustration*, « la politique était, en principe, écartée des colonnes du journal. Celui-ci s'efforçait de se maintenir en dehors des pressions, d'exposer des faits, d'observer le déroulement des événements. L'objectivité de ses enquêtes politiques ou économiques était reconnue de tous »⁶⁸. Ce journal se distingue des autres journaux, avant tout, par la prépondérance de l'image, qui encourage les meilleurs dessinateurs parisiens et les meilleurs graveurs sur bois, mais aussi par sa volonté d'internationalité et de pluridisciplinarité. De fait, ce journal, qui se veut « journal universel » (selon son titre original) met en place une organisation solide pour être au fait de l'actualité du monde entier, d'une part. Et, d'autre part, est ouvert à tous les aspects du monde contemporain, en se donnant pour mission de diffuser la connaissance et le savoir sans exclure aucun domaine. « Tout événement survenant à la surface du globe trouvait en *L'Illustration* un témoin impartial et précis »⁶⁹.

Dans les premières années de ce journal, Alexandre Paulin et Jacques-Julien Dubochet révolutionnent le rapport journalistique à l'information car ils poussent leurs journalistes à rechercher l'information à sa source en envoyant des correspondants ou en faisant appel à la collaboration des lecteurs comme source événementielle. Leurs objectifs sont la vérité de l'information et l'impartialité. C'est une véritable nouveauté à une époque où les dépêches

⁶⁸ « Ce qu'est *L'Illustration* », site internet de *L'illustration*, https://www.lillustration.com/CE-QU-EST-L-ILLUSTRATION_a61.html, consulté le 23 avril 2021.

⁶⁹ *Ibid.*

d'agences, souvent fantaisistes, étaient les principales sources d'information. Leur politique s'appuie ainsi sur une logique de « preuve par l'image », qui ne cessera de se développer. De plus, dès le début, Alexandre Paulin veut faire de *L'Illustration* une revue internationale, lue dans le monde entier, en rassemblant des informations issues de correspondants dans les pays étrangers, qui expédient croquis, dessins et articles.

Sous le Second Empire, *L'Illustration* perd de son unicité, mais il la retrouvera sous la Troisième République, avec le retour de la liberté de presse. De fait, en 1860, la direction passe à Jean-Auguste Marc, qui réussit à reconquérir des lecteurs grâce au développement de techniques artistiques et littéraires de qualité, si bien qu'en 1880, *L'Illustration* a retrouvé une renommée incontestable, qui ne souffre d'aucun concurrent. L'apparition des premières planches en couleur en 1884 et la publication des premiers instantanés en 1891, avant tous les autres journaux, ne fera que confirmer cette renommée.

Le changement de direction en 1904, qui met René Baschet à la tête de ce journal, marque un tournant dans la politique du *L'Illustration*. Place au photo-journalisme et aux numéros spéciaux ! En 1905, c'est le premier journal français qui soit mondial, le seul qui ait pris le pas sur les concurrents anglo-saxons. À partir de ce moment là, il acquiert une grande influence politique et sociale et jouera un rôle important d'informateur lors de la Première Guerre mondiale. Dès les années 1930, *L'Illustration* utilise l'héliogravure et l'offset (techniques d'impression très luxueuses), alors que les autres journaux les acquièrent généralement après la Seconde Guerre Mondiale. Il connaîtra une période de faste dans l'entre-deux-guerres, qui culmine, en 1933, avec l'inauguration de « la plus grande et la plus belle imprimerie d'Europe, et probablement du monde »⁷⁰, à Bobigny. *L'illustration* continue à être publié pendant la Seconde Guerre mondiale, mais à la Libération il est jugé comme un organe de la collaboration et est donc interdit.

Ainsi, il se distingue des autres journaux illustrés de l'époque en ce qu'il est un journal de haute tenue littéraire, international et adressé à une élite sociale. Dès Paulin, s'exprime la volonté que *L'Illustration* soit le recueil des « grands faits de l'histoire nationale »⁷¹ et donc qu'il soit conservé. En témoigne la numérotation suivie des pages d'un numéro à l'autre.

⁷⁰ « L'Illustration et la famille Baschet », site internet de *L'Illustration*, https://www.lillustration.com/L-Illustration-et-la-famille-Baschet_a19.html, consulté le 23 avril 2021

⁷¹ Mots de Paulin lui-même dans l'éditorial de décembre 1848 qui annonce le supplément des 100 fascicules des *Journées illustrées de la révolution de 1848*.

Son principal concurrent est le *Monde Illustré*. Né en 1857, c'est un journal au format grand folio et vendu 30 centimes, soit plus de deux fois moins que *L'Illustration*. Alternant entre textes et illustrations, il est moins illustré que ce dernier, ce qui explique son prix. À l'origine, ce journal est le premier lieu des chroniques impériales. Il sera d'ailleurs dispensé du droit du timbre par Napoléon III, et continuera à rapporter fidèlement les actes de la cour impériale. Prudent, voire conservateur à ses débuts, le *Monde Illustré* est un journal axé sur l'international. À partir de 1860, Charles Yriarte devient le nouveau directeur. Il embauche de nombreux dessinateurs et graveurs et met en place une politique de prime aux abonnés fondée sur des gravures offertes à un prix bon marché. Lorsqu'en septembre 1874, le directeur du *Monde Illustré*, décide d'avoir une illustration plein cadre pour sa une, il s'affiche clairement en concurrence directe avec *L'Illustration*. En 1900, une politique d'hors-série se met en place, proposant des magazines très colorés, ce qui le conduit à se qualifier lui-même d'« hebdomadaire illustré » en janvier 1921. Il fusionne avec d'autres journaux à partir de 1938 et disparaît en 1956.

J'ai choisi d'inclure dans mes sources journalistiques un autre journal, assez différent : le *Petit Parisien* et plus précisément son supplément littéraire illustré. Je l'ai sélectionné car il est considéré comme le plus grand journal de la Troisième République. Je trouve également intéressant de voir comment un journal, qui n'est pas illustré à l'origine, s'empare des images par la création de son supplément. Né en 1876, le *Petit Parisien* suit une tendance radicale et anticléricale à ses débuts, mais au cours des premières années, il change plusieurs fois de propriétaire et de ligne politique. À partir de la prise de direction par Jean Dupuy, en 1888, le journal connaît un succès important. En effet, ce directeur incite à chercher le scandaleux et le sensationnel pour attirer le lectorat et fait alors du *Petit Parisien* un quotidien d'information générale où l'aspect politique n'a plus vraiment sa place. Le mot d'ordre adopté est alors « jamais de polémique »⁷². De plus, les reportages acquièrent une place importante dans le journal, qui repose alors sur ses correspondants étrangers et ses envoyés spéciaux. En 1889, il lance son supplément illustré, alors qu'il est au sommet de son succès. Sa croissance est forte au début du XIX^e siècle : en 1895, il y a un demi million d'exemplaires ; un million en 1902 et un million et demi en 1914. Il adopte alors à cette date là le sous-titre « le plus fort tirage des journaux du monde entier ». À partir de 1931, sa prospérité est compromise par la concurrence croissante des grands journaux régionaux, alors que le *Petit*

⁷² ALBERT Pierre, *Encyclopédie Universalis*, article « le Petit Parisien ».

Parisien n'a pas réussi à s'implanter en province ; mais aussi par les dissensions entre les héritiers de Jean Dupuy. Le journal s'éteint en 1944.

Présentation des sources complémentaires, non journalistiques

Mon travail de recherche repose sur l'étude de ces trois journaux illustrés - à savoir *L'Illustration*, *Le Monde Illustré* et le supplément illustré du *Petit Parisien* -, éclairée par la lecture d'écrits militaires et ethnologiques. *L'Illustration* est accessible par un site internet dédié à ce journal, où tous les numéros sont scannés et très bien répertoriés. En échange d'un abonnement mensuel payant, j'ai donc eu un accès facilité à ce journal. Les deux autres se trouvent sur le site d'archives numérisées de la BnF, Gallica. Leur accès est moins évident car ils sont classés par année, ce qui rend la recherche par mots-clés plus fastidieuse.

Les rapports de missions militaires, par le biais d'une étude comparative, ont permis de comprendre les influences militaires dans la représentation journalistique des Touaregs. Je me suis principalement appuyée sur deux écrits : le rapport de mission du capitaine Pein⁷³ et la conférence d'Henri Bissuel aux officiers de Médéa⁷⁴. J'ai choisi le premier car j'ai pu me le procurer dans la bibliothèque de la Rahla, exceptionnellement ouverte par Anne-Catherine Benchelah, rencontrée lors d'un séminaire secondaire du master. La fermeture régulière des centres d'archives au cours de l'année 2020-2021, m'a poussé à opter pour cette archive tangible, exceptionnelle car accessible, alors même que l'accès aux autres rapports de missions militaires sahariennes et aux correspondances diplomatiques de la fin du XIX^e siècle, présents dans les archives du SHD, m'était impossible. En effet, les fonds 1H999, 1H1003, 1H1012, 1H1020, 1H1027, 1H1036, 1H1037, 1H1057, 1H1085 et 1H1086 comprennent des correspondances entre les officiers méharistes et leurs supérieurs, des rapports de reconnaissance de ces mêmes officiers, qui auraient pu être intéressants pour compléter ma réflexion. De même, le fond 1H1222-2 comprend des photographies de Laperrine et l'on peut supposer que certaines aient pour sujet des Touaregs. Quant au deuxième écrit, je l'ai choisi car il est particulièrement précis et prolifique sur mon sujet et facilement accessible sur Gallica. Sa position discursive amplifie sa répercussion sur la représentation des Touaregs. En effet, c'est un officier qui s'adresse à d'autres officiers pour les former et les informer sur les connaissances de l'armée au sujet du Sahara. La représentation qui est donnée des Touaregs est énoncée comme une vérité générale, qui doit être apprise et transmise telle quelle aux

⁷³ PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988

⁷⁴ BISSUEL Henri, *Le Sahara français : conférence sur les questions sahariennes, faite les 21 et 31 mars 1891 à MM. les officiers de la garnison de Médéa*, Alger, Adolphe Jourdon Libraire-Éditeur, 1891.

subordonnés. L'ampleur de l'influence de ce texte est donc décuplée, ce qui fait de lui une des sources majeures pour comprendre la construction de la représentation des Touaregs par les militaires.

Quant aux écrits ethnologiques et anthropologiques, ils permettent de saisir l'influence des études scientifiques sur la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés français. J'ai choisi de d'appuyer mes recherches sur *L'anthropologie* du docteur Paul Topinard⁷⁵, qui est, à la fin du XIX^e siècle, le travail le plus important sur la représentation des peuples africains ; et de le compléter par les écrits de monseigneur Lavigerie⁷⁶. En effet, cet évêque d'Alger s'intéresse passionnément aux Territoires du Sud et à ses habitants. C'est le premier à assimiler les stéréotypes sur les Berbères aux Touaregs à la fin du XIX^e siècle, ce qui fait de lui le chef de file de la représentation ethnologique des Touaregs. De plus, sa position d'évêque confère une autorité particulière à son discours qui accroît son influence.

Enfin, à part les textes de monseigneur Lavigerie, ce mémoire ne s'appuie pas sur des écrits d'hommes religieux. En effet, au cours de la période étudiée, peu de missionnaires ont connu les Touaregs. Leur influence sur la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés est donc modeste, à une exception près, celle du père Charles de Foucauld. Ce dernier a considérablement participé à la construction des connaissances sur les Touaregs, d'un point de vue ethnologique et linguistique. Mais ses écrits ont été publiés après sa mort en 1916 et n'ont donc pas eu d'influence majeure sur la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés entre 1881 et 1914. Il pourrait être intéressant d'étudier l'influence du travail de Charles de Foucauld sur la représentation des Touaregs dans les journaux français à une période plus tardive.

⁷⁵ TOPINARD Dr. Paul, *L'anthropologie*, Paris, C. Reinwald, 1895.

⁷⁶ LAVIGERIE, *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869.

II. La littérature militaire saharienne, source prédominante de la presse illustrée française

La principale source d'information des journaux illustrés au sujet des Touaregs est la littérature militaires saharienne, c'est-à-dire, essentiellement les rapports de missions de l'armée d'Afrique. La représentation des Touaregs dans les journaux est donc façonnée par cette source partielle. En effet, les écrits des officiers sahariens ont une forme déterminée et les informations sont triées pour ne transmettre que ce qu'il importe de communiquer.

A. Les Touaregs, alliés nécessaires et modèles pour l'armée d'Afrique

1. Première confrontation avec les Touaregs : le projet du transsaharien, fondé sur le mythe de l'amitié franco-touarègue

Au tournant des années 1880, une impulsion forte soutient la pénétration française du Sahara : la volonté de détourner les routes de commerce sahariennes vers les nœuds de commerce français du nord de l'Algérie. Cette impulsion est reprise par l'armée qui élabore des stratégies pour permettre ce détournement des routes commerciales. Par exemple, Henri Bissuel y consacre un paragraphe entier dans sa *Conférence sur les questions sahariennes*⁷⁷, faite aux officiers de la garnison de Médéa les 21 et 31 mars 1891. Intitulée « Le commerce du sud - Peut-on espérer l'attirer vers nos possessions de l'Afrique de nord ? », cette partie décrit avec précision les différentes routes commerciales utilisées par les Touaregs et la nécessité de prendre possession du Touat, du Gourara et du Tidikelt pour les contrôler.

Pour infléchir le commerce saharien, il est nécessaire de traiter avec les Touaregs. Politiciens et militaires ont compris cela très tôt et, rapidement, les journaux le transmettent à la population. Ainsi, nous pouvons lire dans un article de *L'Illustration* du 23 septembre 1876 :

« Au parallèle de Ghadamès cessent nos droits et commence le territoire des Touaregs. Pas d'hésitation : ce sont eux qui escortent les caravanes, qui vont les chercher dans le sud pour

⁷⁷ BISSUEL Henri, *Le Sahara français : conférence sur les questions sahariennes, faite les 21 et 31 mars 1891 à MM. les officiers de la garnison de Médéa*, Alger, Adolphe Jourdon Libraire-Éditeur, 1891.

le amener dans le nord ; c'est à eux qu'il faut nous adresser si nous voulons aller au Soudan et en faire venir les produits en Algérie. »⁷⁸

Et l'article se conclut de la manière suivante :

« Conclusion : suivre la route *Biskra, Touggourt, Ouargla, Temassinin*, pénétrer chez les *Touaregs*, faire naître chez eux la confiance et montrer ce qu'ils trouveront chez nous, les y appeler et *les courants commerciaux* qui traversent le désert du *bassin du Niger* à *Tripoli* et au *Maroc*, *viendront aboutir en Algérie.* »⁷⁹

L'enjeu commercial, qui se fait rapidement enjeu militaire, pousse les Français à entrer en interaction avec les Touaregs et les journaux se font les témoins quotidiens des missions qui en découlent. Cela est accéléré par le projet du transsaharien, qui se justifie par des velléités commerciales, puisqu'il est conçu comme une manière de permettre le commerce entre l'Afrique subsaharienne et les côtes méditerranéennes, puis vers la France.

Déjà en 1874, Paul Soleillet a imaginé un projet de construction d'une voie ferrée transsaharienne au retour de son voyage à El Goléa et In-Salah. Mal reçu, il abandonne rapidement son projet. Mais l'idée est reprise avec plus d'ampleur en 1878 par Adolphe Duponchel, et soutenue par Louis-Charles de Saulces de Freycinet, tous deux polytechniciens. La dimension que prit ce sujet est due au poste de ministre des Travaux publics que Freycinet occupe de 1878 à 1880. En effet, ce dernier promet aux élus de la République des investissements limités et met en avant les supposées richesses du Soudan, en s'appuyant sur le récit de l'explorateur Barth⁸⁰. Le train est alors présenté comme la condition indispensable qui permettrait les exportations du Soudan vers la France, et ainsi assurer la « suppression du Sahara »⁸¹. Duponchel soutient même que la pacification se fera facilement en acheminant les militaires par les premiers wagons du chemin de fer et appuie

⁷⁸ *L'Illustration*, n°1947, 23/09/1876, p.199.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ DUPONCHEL A., *Le Chemin de fer trans-saharien, jonction coloniale entre l'Algérie et le Soudan*, Montpellier, Imprimerie Boehm, 1878.

⁸¹ *Ibid.*, p.27-28.

son affirmation en citant l'exemple de la progression de l'*Union Pacific* aux États-Unis, en direction de l'océan Pacifique⁸². L'influence de Freycinet permet la constitution d'une Commission supérieure d'étude du Transsaharien, constituée majoritairement de polytechniciens. Cette commission impulse le lancement d'une mission de reconnaissance confiée par le gouvernement au colonel Flatters.

Une colonne⁸³, constituée d'autant de militaires que de techniciens, part le 5 mars 1880 dans le but d'établir le tracé de la future voie ferrée. Ce tracé est établi de Ouargla à Amgid, mais la colonne doit faire demi-tour face à l'hostilité des Touaregs Kel Ajjer et au manque de provisions, car ils comptaient sur les Touaregs pour les réapprovisionner. Ils sont donc de retour à Alger le 17 mai 1880. Quelques mois plus tard, une deuxième colonne est constituée, composée de 93 hommes (85 Châamba et huit Français) et 280 chameaux. Ils partent le 4 décembre 1880, guidés par des Touaregs. En février 1881, alors qu'ils sont sur la piste de Tamanrasset, les guides fractionnent la colonne, puis les mènent à un puits où 600 Touaregs Hoggar et Ajjer les attaquent. Le colonel Flatters et le lieutenant Dianous sont tués et seuls quelques survivants tentent de fuir, sans eau ni monture. Seuls vingt Châamba arrivent à Ouargla et tous les Français sont morts⁸⁴.

Ce massacre, largement diffusé par la presse française, met un terme à l'idée largement répandue chez les militaires d'Algérie et les scientifiques, que les Touaregs seraient les alliés privilégiés des Français pour la conquête et la gestion de territoires sahariens⁸⁵. Henri Duveyrier, qui présente les Touaregs sous un jour très positif dans son ouvrage *Les Touareg du Nord* (publié en 1864), fut accusé d'avoir embelli la situation et ainsi d'avoir induit en erreur les partisans du transsaharien. Dès l'annonce de l'échec de la seconde mission Flatters, le gouvernement, sans doute peu convaincu par le projet, dissout la commission et abandonne le projet de Duponchel. À partir de cet événement, le contrôle du territoire par l'armée est priorisé sur toute exploration scientifique⁸⁶.

⁸² *Ibid.*, p.29.

⁸³ Terme utilisé pour désigner les expéditions françaises au Sahara (souvent militaires), qui tire son origine de la formation du groupe qui marche en file indienne. En effet, le sol du désert étant parfois instable, il fallait suivre exactement le chemin emprunté par guide en restant dans la trace de son méhari.

⁸⁴ NANTET Bernard, *Le Sahara, Territoire, guerres et conquêtes*, Paris, Tallandier, 2013.

⁸⁵ GARNIER Emmanuel, « Première partie - Les rythmes d'une conquête chaotique », dans *L'Empire des Sables*, Paris, Perrin, « Hors collection », 2018.

⁸⁶ « Désormais, toute nouvelle tentative de pénétration était subordonnée à un contrôle effectif du terrain par l'armée ». *Ibid.*, p.39.

Un autre projet sera évoqué mais jamais mis en œuvre : la « mer intérieure ». Porté en 1882 par François-Élie Roudaire, un saint-cyrien, et soutenu par Louis-Charles de Freycinet, il prévoit une inondation de la dépression steppique au sud de la Tunisie et de l'Algérie, qui serait un barrage contre l'invasion des barbares nomades vers les régions subsahariennes. Ce projet, qualifié par Emmanuel Garnier de « [projet pharaonique, pur produit] de la mythomanie des ingénieurs de la République, assurés du soutien politique des élites politiques et scientifiques parisiennes »⁸⁷, n'a jamais vu le jour, du fait du budget délirant qu'il nécessitait et du scepticisme de certains scientifiques sur son bien fondé.

Ces deux entreprises, bien qu'elles n'aient jamais vu le jour, captent l'intérêt de la presse, qui s'intéresse alors au Sahara. Les articles détaillés sur la géographie du Sahara et sur les mœurs des populations sahariennes fleurissent. Du côté des politiciens, l'échec de ces deux projets et le massacre de la mission Flatters refroidit toute velléité de conquête méridionale. À cela s'ajoute la régression du commerce saharien depuis les années 1870, due en partie à la lutte contre la traite d'esclaves. La politique militaire française à la fin du XIX^e siècle est donc à la sécurisation des territoires déjà conquis, tandis que la progression dans le Sahara s'arrête. En 1893 et 1894, les forts d'Hassi Inifel, de Mac-Mahon, de Miribel, et Lallemand sont construits, conçus comme des points militaires bien défendus et bien approvisionnés, marquant la limite du territoire contrôlé par l'armée française.

2. Les Touaregs, modèles de l'armée française

La section saharienne est bien différente des autres sections de l'armée française car elle est forcée de s'adapter aux exigences du désert. L'information sur l'ennemi, puisqu'elle permet d'ajuster les techniques militaires au milieu saharien, est cruciale. Chaque rapport est scruté comme une source d'information pour améliorer les dispositifs anti-rezzou et tous les combats passés sont répertoriés, avec force de détails, pour servir de modèle ou de contre-modèle aux officiers. Les officiers méharistes ont donc appris à imiter les populations locales, dont les Touaregs, d'une part pour survivre au cœur du désert, et d'autre part pour améliorer leur efficacité au combat. L'ennemi combattu est aussi un exemple à suivre, ce qui entraîne le développement d'une « doctrine

⁸⁷ *Ibid.*, p.34.

d'emploi »⁸⁸. Tout rapport d'expédition dans le désert doit être le plus précis possible car il sera examiné, analysé et exploité pour améliorer les techniques de l'armée française. « Tout est soigneusement décortiqué dans ces rapports, qu'il s'agisse des choix tactiques opérés, de la vitesse de déplacement du peloton, de l'état des puits et des pâturages lors de la poursuite, du comportement de l'adversaire ou encore de l'état d'esprit des troupes engagées », nous dit Emmanuel Garnier⁸⁹. De plus, une importante mémoire des risques et des échecs est entretenue. Un officier doit avoir en tête toutes les batailles passées (parfois même celles datant de plus de dix ans) pour s'y référer au cas où la situation dans laquelle il se trouve serait similaire.

Dans son rapport sur sa reconnaissance à Tarat, en juin-juillet 1903, le capitaine Pein, chef de l'annexe de Ouargla décrit longuement l'organisation de son campement lors de la nuit à El Biodh :

« Le type de formation du camp que j'adoptai fut le suivant : au centre, le convoi sous mon commandement avec six des meilleurs goumiers; autour du convoi les méhara du goum disposés en quatre sections avec des espaces laissés libres entre les groupes pour me permettre de me porter rapidement vers le point menacé; à chaque section était affecté un certain nombre de sokhars, dont le rôle unique était d'empêcher les méharis ou chameaux de se lever. Aux quatre ailes des sortes de bastions formés par la réunion de trois groupes sous les ordres d'un même chef.

Chacun des bastions devait opérer isolément, il lui était défendu formellement de quitter sa formation, il ne devait soutenir les bastions voisins que par ses feux qui croisaient les leurs.

La garde extérieure était assurée par un poste détaché de chaque bastion et placé en avant de l'angle mort.

Malheureusement cette formation était trop savante pour une troupe non dressée. Je dus la modifier en inclinant d'abord ma face flanquante et l'abandonner ensuite

⁸⁸ GARNIER Emmanuel, « Deuxième partie - La mission originelle du Saharien : lutter contre les pillards », dans *L'Empire des Sables*, Paris, Perrin, « Hors collection », 2018.

⁸⁹ *Ibid.*, p.103.

complètement par suite du manque absolu de sous-ordres capables de m'aider dans la formation de mon camp.

J'adoptai, dès lors, une disposition en triangle, trois réunions de quatre groupes, l'un sous le commandement de caïd des Beni Thou, l'autre sous le commandement du caïd des Chaanba et le troisième sous mon commandement; le convoi et les méhara au centre. »⁹⁰

Alors qu'il ne se passe rien de particulier au cours de cette nuit, le capitaine prend le temps de détailler l'organisation prévue puis sa modification due au manque de savoir-faire de ses hommes. La nuit étant un moment crucial des expéditions dans le Sahara car l'ennemi peut prendre par surprise la troupe endormie, il est nécessaire de développer des formations de camp sécurisées et de les transmettre aux futurs officiers pour qu'ils les améliorent.

Cette précision des descriptions d'expéditions et de combats se retrouve dans les journaux car ceux-ci puisent leurs informations directement dans les rapports de missions militaires. *L'Illustration* du 6 mars 1880 comprend un article sur l'expédition française de 1869 dans le sud de l'Algérie, dans lequel se trouve une description du chemin parcouru, avec une précision géographique étonnante, pour un territoire dont les noms sont peu connus dans l'opinion publique.

« Partie de Laghouat vers le milieu de janvier 1879, l'expédition prit une direction sud-est, toucha par un point : Guerrara, la partie Nord du pays des Béni Mezab, dont nous parlerons tout à l'heure, et descendit par Ouargla, en passant par N'goussa, où elle campa et passa quelques jours. [...]

Ce temps écoulé, ils se remirent en route, mais en se dirigeant à l'ouest, et après quatre jours de marche, ils arrivèrent à Metlili. [...] Finalement, après trente et un jours d'absence et un parcours de 1000 kilomètres, elle quitta le canton de l'Oued-Mezab et rentra à Laghouat en passant par Tadjerouna-el-Haouita. »⁹¹

⁹⁰ PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988, p.9-10.

⁹¹ *L'Illustration*, n°1932, 06/03/1880, p.2.

Les précisions géographiques sont parfois accompagnées de cartes illustrant les propos, semblables aux cartes présentes dans les rapports de mission des officiers sahariens. L'article sur la mission Foureau-Lamy, dans *L'Illustration* du 27 janvier 1900, présente une carte⁹² très semblable à celle présente dans le rapport de mission de Fernand Foureau⁹³. Les journaux se font donc les transmetteurs des précisions géographiques des rapports de missions militaires, mais aussi des précisions ethnologiques que les officiers donnent sur les populations rencontrées et notamment sur les Touaregs.

Par exemple, l'armement des Touaregs est un point important de la quête de l'information par les militaires. Henri Bissuel décrit longuement ce qu'il a observé en terme d'armement touareg dans ses conférences des 21 et 31 mars 1891⁹⁴.

« Malgré l'adoption des armes à feu, les Touaregs n'ont pas encore renoncé à leurs anciennes armes nationales qui sont :

Le *tilak*, poignard long d'environ 60 centimètres dont le fourreau est muni d'un large bracelet en cuir qui permet de porter l'arme sous l'avant-bras gauche, la poignée (en forme de croix) à hauteur de la main, la pointe dans la direction du coude;

La *fakouba*, épée à deux tranchants, lame plate et large, poignée en forme de croix : c'est une réduction de l'épée à deux mains de nos chevaliers du Moyen-Age;

L'*allar'*, sagaie entièrement en fer, barbelée, sur une longueur de 20 centimètres environ, au-dessous de la pointe dont la forme est très élégante, et terminée, à son extrémité opposée, par une partie plus large, aplatie en forme de spatule, que surmonte un bourrelet métallique.

C'est quelquefois une arme d'hast, mais surtout une arme de jet : les Touaregs la lancent avec une vigueur et une adresse remarquables ;

La *tar'da*, lance en fer aux deux extrémités, hampe en bois, arme peu estimée.

⁹² Voir annexe 1.

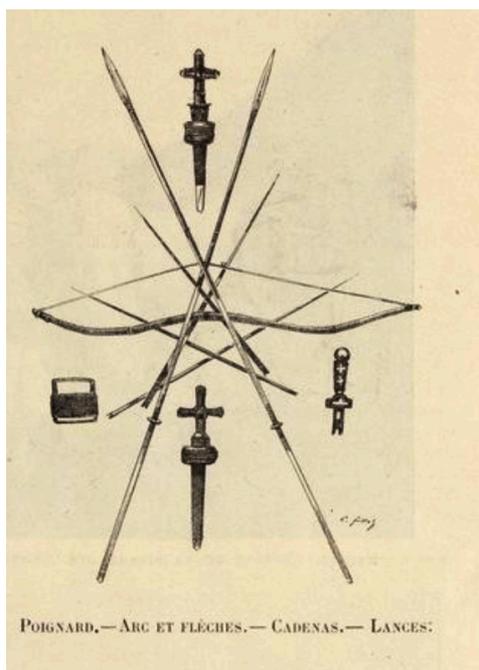
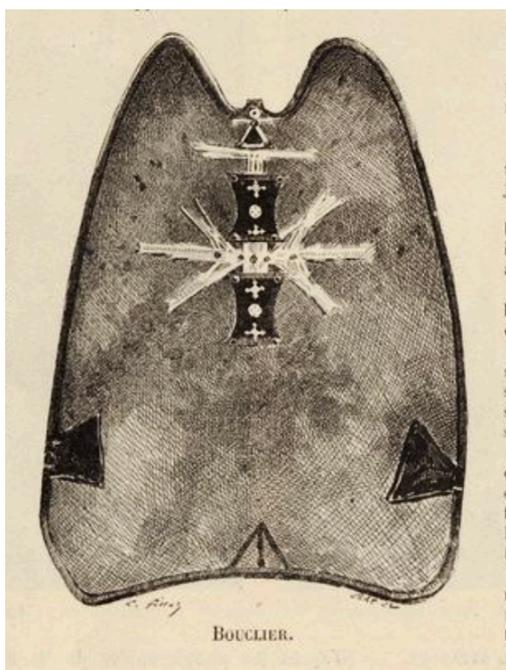
⁹³ FOUREAU Fernand, *Une mission au Tademayt, en 1890. Rapport à M. Le ministre de l'instruction publique et à M. le Sous-Secrétaire d'État des Colonies*, Paris, Imprimerie Charles Schlaeber, 1900. Voir annexe 2.

⁹⁴ BISSUEL Henri, *Le Sahara français : conférence sur les questions sahariennes, faite les 21 et 31 mars 1891 à MM. les officiers de la garnison de Médéa*, Alger, Adolphe Jourdon Libraire-Éditeur, 1891.

L'arc (*tadjanihi*), les flèches (*tinassabin*) et leur carquois (*titar*) ne sont plus guère en usage que dans l'Aïr et les contrées qui touchent au Soudan. Les flèches sont de petites baguettes en roseau, non empennées et armées de pointes en fer barbelées ; elles ne sont pas empoisonnées.

Cet armement est complété par un grand bouclier (*ar'ar'* — en arabe *derga*), en peau d'antilope mohor, insuffisant contre les balles, mais qui, manié avec adresse, préserve celui qui le porte de l'atteinte des flèches et même des sagaies. »

Cette description trouve un écho dans la presse française qui se plait à représenter les Touaregs en arme ou seulement les armes des Touaregs. Par exemple, dans un article du *Monde illustré* du 14 juillet 1894, on trouve les trois gravures suivantes⁹⁵.



Gravures représentant des éléments de l'armement touareg, issues d'un article sur les Touaregs dans le *Monde illustré* n°1946, du 14 juillet 1894.

⁹⁵ *Le Monde Illustré*, n°1946, 14/07/1894, p.19.

3. La création des Compagnies Sahariennes, paroxysme de l'imitation des Touaregs

Une grande spécificité de l'armée d'Afrique est l'adaptation concrète des techniques militaires au milieu désertique saharien en s'inspirant des modes de déplacement et de combat des populations locales, puis en allant jusqu'à les assimiler au sein même du corps armé. Dès 1897, la conception et l'organisation des premières Compagnies Sahariennes apparaissent, inspirées par l'idée d'Ernest Mercier et portées par Laperrine, alors commandant à fort Mac-Mahon. Le principe est de fonder « trois ou quatre postes aux points extrêmes du territoire, munis d'une cinquantaine de bons méharis et d'autant d'hommes éprouvés sachant conduire des chameaux de course »⁹⁶. Lorsqu'en juillet 1901, Laperrine est nommé commandant supérieur du Territoire des Oasis, il va étendre cette innovation des Compagnies Sahariennes à son territoire, divisé en trois annexes : In-Salah, le Timimoun et le Touat. La loi du 30 mars 1902 crée cinq Compagnies Sahariennes, chacune composée de six officiers, et de 202 sous-officiers et méharistes. Dans ces compagnies, situées à Fort Polignac, Béni-Abbès, El Oued, Adrar et Tamanrasset, l'initiative personnelle est favorisée et l'adoption des pratiques sahariennes se fait peu à peu et s'améliore au cours des trois années suivantes.

L'adaptation des techniques militaires s'inspire des techniques de l'ennemi, c'est-à-dire du nomade habitué à vivre et à combattre dans le désert, *a fortiori* le Touareg. Dans ses *Directives pour la formation, le commandement et l'instruction des compagnies sahariennes*, rédigé en 1905, Laperrine explique sa stratégie et sa volonté de former une troupe « joignant aux qualités militaires d'effectifs européens la mobilité et la rusticité du goum ». Les goumiers et tirailleurs reçoivent alors une instruction méhariste stricte au cours de laquelle ils apprennent à s'occuper et à monter les méharis, à dresser leur cheval pour qu'il n'ait pas peur des méharis, à se priver d'eau durant de longues étapes, à être en état de vigilance permanente, en ayant son arme à portée de main même lors des pauses... En effet, la vie dans le désert est rude et le combat l'est d'autant plus. Les lois du Sahara ne sont pas les mêmes que celles du combat en Europe ou même dans d'autres régions d'Afrique. La seule manière de survivre est d'imiter l'ennemi. Un exemple concret de cette adoption des pratiques de l'adversaire est l'attribution de deux montures pour chaque soldat : un chameau et un cheval. Le cheval est alors tenu à la longe, tandis que le chameau est monté, afin de préserver le cheval pour le moment de la poursuite rapide, qui a souvent lieu après de nombreuses

⁹⁶ NANTET Bernard, *op.cit.*, p.16.

journées de marche. Cette technique, utilisée par les Touaregs est rapidement adoptée par les Compagnies Sahariennes⁹⁷.

Laperrine cherche à accorder le plus possible leur fonctionnement aux contraintes du territoire saharien, en proposant une adaptation de chaque compagnie à sa mission spécifique. Cela suppose un effectif variant en fonction des besoins et une grande mobilité, qui permettrait de « pourchasser, atteindre et réduire les pillards sur leur propre territoire »⁹⁸, même si cela nécessite que la Compagnie Saharienne déborde des frontières de son territoire d'affectation. Proposée au ministère de la Guerre, avec le soutien de Lyautey, cet aménagement des documents d'organisation n'est pas accepté à cause du trop grand coût en effectif que cela impliquerait. Laperrine se tourne alors vers les nomades déjà soumis des régions où il opère et intègre ces méharistes au sein des Compagnies Sahariennes. Les Châamba notamment, deviennent rapidement des auxiliaires fidèles et disciplinés au sein de l'armée d'Afrique. Ce peuple du nord de l'Algérie, soumis par les Français au milieu du XX^e siècle, est spécialisé dans l'élevage de dromadaires, et peut donc transmettre son savoir-faire aux Français. Ainsi, du fait du refus de financement de la part du gouvernement, nous passons de l'imitation des Touaregs à l'assimilation de populations voisines, prêtes à combattre les Touaregs. Ces autochtones constituent alors la majeure partie du corps de l'armée et occupent parfois la place cruciale de guide. En effet, dans le désert rien n'est plus précieux que la connaissance des points d'eau. Par exemple, le capitaine Pein, dans un rapport de mission écrit que « toute journée sans eau pouvait entraîner la perte complète de [son expédition] »⁹⁹.

La création des Compagnies Sahariennes eut un retentissement important dans les journaux illustrés français. De fait, dans plusieurs journaux illustrés de l'époque, des articles décrivent le fonctionnement de ces compagnies, les caractéristiques de leurs montures, les tenues des méharistes français et leurs conditions de vie. L'un d'eux, issu du supplément illustré du *Petit Parisien*, les décrit comme

« un corps franc capable par sa mobilité et sa composition d'exécuter des reconnaissances rapides, de relever les points d'eau et de dresser avec précision la carte du Sahara »

⁹⁷ *Ibid.*, p.115-117.

⁹⁸ FRANC Claude. « Histoire militaire – Le général Laperrine et les compagnies sahariennes », *Revue Défense Nationale*, vol. 797, no. 2, 2017, pp. 116.

⁹⁹ PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988, p.9-10.

avant de conclure avec enthousiasme :

« les nomades sahariens et particulièrement les dangereux Touaregs, savant aujourd'hui que les Français sont aussi mobiles qu'eux et que, pas plus qu'eux, ils ne craignent la longueur des étapes, le sable, le soleil et tous les désagréments du désert. »¹⁰⁰.

Ces articles sont souvent illustrés de nombreuses gravures représentant les méharistes dans toutes les étapes de leur préparation. Par exemple, cinq gravures accompagnent l'article de *L'Illustration* intitulé « les méharistes », datant du 23 septembre 1899¹⁰¹. Elles s'intitulent « Revue de détail devant le camp », « En route pour In Salah », « Exercices de tir », « Départ de l'escadron pour une reconnaissance » et « L'escadron des spahis sahariens »¹⁰² et représentent de nombreux méharistes toujours sur leurs chameaux ou juste à côté. Autre exemple, la couverture du n°1804 du *Monde Illustré*¹⁰³ représente « Les méharistes d'El-Goléah », où quatre méharistes sont dessinés de front, suivis d'autres, en arme et en uniforme saharien. Le caractère atypique et exotique de ces militaires français montant des dromadaires dans des tenues inhabituelles attire l'opinion publique et les journaux se font donc les vecteurs de la diffusion de cette image.

Pour finir, il faut préciser que bien que ce travail d'adaptation aux conditions désertiques ait pour but de combattre les rezzou touaregs, les rapports franco-touaregs ne sont pas uniquement belliqueux. En effet, entretenir une bonne relation avec les chefs touaregs fait aussi partie de la stratégie de pacification du Sahara. En témoigne l'importance du retentissement dans la presse de chaque rencontre entre un chef français et un chef touareg. Par exemple, la mission Méry, qui a pour but la rencontre du sous-officier des tirailleurs indigènes, Gaston Méry, avec le chef des Touaregs Ajjer, a suscité plusieurs articles de journaux, dont un, long, dans *L'Illustration*¹⁰⁴. De même, le rôle donné à Moussa Ag Amastane, lorsque les Français le nomment aménokal en 1904 est une illustration de la nécessité de négocier avec les Touaregs. Malgré l'aspect superficiel de cette nomination, fruit de la décision unilatérale et de la stratégie française, Moussa rallie une grande partie des tribus touarègues et devient alors, pour les Français, le principal interlocuteur touareg.

¹⁰⁰ Supplément illustré du *Petit Parisien*, « Les méharistes », n°130, 02/08/1891, p.8.

¹⁰¹ *L'Illustration*, « Les méharistes », n°2952, 23/09/1899, p.203.

¹⁰² Cf. Annexe 3

¹⁰³ *Le Monde illustré*, n°1804, 24/10/1891, première page de couverture.

¹⁰⁴ *L'Illustration*, n°2619, 06/05/1893, p.10-12.

B. Les Touaregs, faire-valoir des militaires français

1. La représentation des Touaregs, support de l'auto-justification d'une armée indépendante

L'armée française d'Algérie, au tournant du XX^e siècle, est marquée par une grande indépendance vis-à-vis des autorités civiles. L'officier saharien sert avant tout ses propres projets de conquête, parfois au mépris des ordres contraires des autorités civiles¹⁰⁵.

La prise de Tombouctou en est l'illustration flagrante. Tout commence par la décision unilatérale d'un enseigne de vaisseau en charge de la flottille du Niger, Boiteux, de partir à la conquête de Tombouctou. Il divise ses hommes en deux colonnes, l'une descend le Niger et l'autre passe par la terre ferme. Le gouverneur civil Grodet, qui n'a même pas été prévenu de l'expédition, rappelle ses troupes parties en campagne illégalement, mais son ordre ne reçoit aucune réponse. Le supérieur de Boiteux, le lieutenant-colonel Bonnier, décide de lui venir en aide, malgré les interdictions du gouverneur civil, puis les télégrammes de ce même gouverneur qui le relèvent de son commandement. Il meurt le 15 janvier 1894, avec 70 de ses hommes, lors d'une attaque des Touaregs Tenguereguif. Le colonel Joffre vient alors à leur secours, désobéissant lui aussi aux autorités civiles. Alors que la flottille du lieutenant Boiteux attendait l'arrivée du colonel Joffre à Kabara, le 5 décembre 1895, des Touaregs et des Kuntas l'attaquent, mais sont mis en déroute par la riposte. Les habitants de Tombouctou font alors savoir aux Français qu'ils ne soutenaient pas cette attaque et une négociation avec les notables a lieu le lendemain. Les Touaregs décident de partir, tandis que les notables accueillent favorablement le lieutenant Boiteux. La ville de Tombouctou est prise officiellement le 10 janvier 1895 lorsque la colonne Bonnier arrive¹⁰⁶. Ainsi, la prise de Tombouctou, qui est un événement important de l'avancée française au Sahara, se fonde sur une triple désobéissance militaire vis-à-vis des autorités civiles. Les journaux illustrés de la métropole ont pris part à cet événement en affirmant le courage de ces hommes et leur esprit d'initiative, sans condamner leur manque d'obéissance. Le numéro 261 du supplément illustré du *Petit Parisien*, par exemple, donne voix au colonel Bonnier, lui permettant de justifier son action de désobéissance et de la présenter comme la réponse à une urgence.

¹⁰⁵ GARNIER Emmanuel, « Première partie - Les rythmes d'une conquête chaotique », dans *L'Empire des Sables*, Paris, Perrin, « Hors collection », 2018, p.47.

¹⁰⁶ NANTET Bernard, *op.cit.*, p.16.

« Ayant appris la situation critique dans laquelle se trouvait à Kabara notre flottille du Niger, je me suis, en toute hâte, dirigé vers Tombouctou où je suis arrivé le 10. Mes craintes, malheureusement, n'étaient que trop justifiées. En effet, à la date du 28 décembre, un détachement de la flottille presque exclusivement composé d'indigènes avait été atteint dans la plaine de Kabara par des Touaregs et détruit. Nous avons pris quelques pirogues en route. Aucune complication nouvelle n'est à craindre. Rapport suit. »¹⁰⁷

En effet, les officiers sahariens sont dépendants du budget qui est attribué à l'armée d'Afrique, voté à l'Assemblée nationale. Il y a donc un enjeu de justification des actions militaires et des besoins financiers importants. Il est exprimé dans les rapports de missions ou les lettres au ministère de la guerre et retranscrit par les journaux, parfois même en citant directement un rapport de mission, comme dans cet extrait.

Bien que l'indépendance et le manque de considération des autorités civiles soient des caractéristiques des militaires sahariens, ils participent aussi à des missions organisées par le gouvernement. En témoigne l'expédition Foureau-Lamy, montée en mars 1898 avec le soutien de l'État français à laquelle une bonne partie des militaires sahariens ont participé. En effet, cette mission, qui a pour but de réaliser la jonction des possessions algériennes, soudanaises et congolaises, se divise en trois missions conjointes, partant chacune des trois grands ports coloniaux d'Afrique (Dakar, Moyen Congo et Alger) et devant se retrouver au lac Tchad. Après le passage de l'Aïr, la mission Foureau-Lamy, partie d'Alger, devient exclusivement militaire et occupe Agadez en juillet 1899. Ici encore, l'indépendance des officiers sahariens permet l'attaque militaire d'Agadez, qui n'était pas prévue par les autorités civiles. De même, la prise d'In-Salah, en décembre 1899, est due à la seule volonté du commandant Pein, alors à la tête d'une mission lancée pour venger la mission scientifique Flamand. Au cours de la poursuite de ceux qui l'avaient attaquée peu avant, la colonne arrive à Agadez et l'assaille « par hasard »¹⁰⁸.

Non seulement les officiers sahariens s'affranchissent des autorités civiles, mais en plus, ils se permettent d'imposer leur vision aux politiciens parisiens. C'est ce qu'on a appelé le « règne du

107 Supplément illustré du Petit Parisien, n°261, 04/02/1894, p. 38.

108 NANTET Bernard, *op.cit.*, p.16.

sabre ». Cette expression, apparue dès les années 1880, désigne l'influence qu'exercent les militaires sahariens sur les autorités civiles de leur région et de la métropole. Un exemple marquant de ce règne du sabre est la présence d'annotations du colonel Laperrine dans la convention de Niamey. Cette convention vise à mettre fin aux tensions entre l'armée d'Afrique (ex-armée française d'Algérie) et les coloniaux (ex-troupes de la marine), qui se disputent le contrôle des différentes tribus touarègues. Elle définit donc les relations entre l'Algérie et le Soudan et la gestion administrative des Touaregs dont le territoire est à cheval sur la frontière entre l'Algérie et le Soudan. Sur la demande du colonel Laperrine, le tracé de la frontière est modifié et une note fait mention du nom du colonel Laperrine lui-même, dans un document relevant exclusivement des autorités civiles et conçu par les ministres de l'Intérieur et des Colonies¹⁰⁹. Ainsi, au tournant du XX^e siècle, les officiers sahariens ont tout pouvoir sur leur territoire et ont même une influence telle qu'ils peuvent infléchir les décisions du gouvernement républicain. Les décisions prises au sujet des peuples touaregs sont donc prises par les officiers sahariens bien plus que par le gouvernement parisien, qui, lui, a peu d'influence sur l'avancée de la conquête saharienne et l'évolution des relations franco-touarègues. Cela se voit dans la pratique : alors que la pénétration pacifique devait être le principe de base de la conquête du Sahara, dicté par les autorités civiles, la soif des militaires de faits d'arme spectaculaires a favorisé une conquête violente, où la colonne de 1000 à 1500 hommes puissamment armés est la norme¹¹⁰. La loi du 24 décembre 1902, qui crée les « Territoires du Sud », libère officiellement les militaires de la tutelle d'Alger, leur attribuant une administration et un budget propre. C'est à Laperrine que revient le commandement d'une des quatre subdivisions des Territoires du Sud, le territoire des Oasis.

2. Représenter les Touaregs pour mieux représenter les officiers et exalter l'armée d'Afrique

La représentation des Touaregs dans les journaux illustrés français est aussi une occasion de représenter l'armée française au Sahara en louant ses actions. En effet, la majorité des articles citant les Touaregs décrivent les faits d'armes d'un officier français, une mission de reconnaissance accomplie par les méharistes de l'armée d'Afrique ou bien la rencontre entre un officier français et un chef touareg. Chaque mission est relatée dans les détails, souvent accompagnée d'une biographie de l'officier en charge de la bonne conduite de l'expédition, mais rares sont les articles sur les

¹⁰⁹ Archives nationales d'Outre-Mer, 1H44, Rapport Niamey : commandant Betrix au colonel Venel.

¹¹⁰ NANTET Bernard, *op.cit.*, p.16.

Touaregs eux-même. Une manifestation de cette réalité est le nombre important de portraits d'officiers imprimés dans les journaux illustrés. Par exemple, l'article de *L'Illustration*¹¹¹ relatant la mission Méry débute par un portrait de cet ancien sous-officier en question et présente deux images grand format, le montrant en pleine action, négociant avec les chefs touaregs et traversant les dunes d'Aïn-Taiha avec sa colonne¹¹². Dans cet article, la représentation des Touaregs est une façon de mettre en relief la représentation de M. Méry et le corps de l'article est centré sur cet homme bien plus que sur la description des Touaregs. Cette prééminence de la place des officiers français sur la description des Touaregs est aussi illustrée dans un article du supplément illustré du *Petit Parisien* sur la prise de Tombouctou. La page de gravure affiche une grande image du général Gourko, occupant plus de la moitié de la page, entouré de trois petites images dont l'une d'elles seulement représente un Touareg¹¹³ ; tandis que le numéro suivant du *Petit Parisien*, n'affiche plus que le portrait du colonel Bonnier dans le court article sur la prise de Tombouctou où, pourtant, les Touaregs sont cités au moins trois fois.

La valorisation de l'armée d'Afrique dans les journaux illustrés français passe aussi par l'éloge des Touaregs. Valoriser l'ennemi pour mettre en avant ceux qui le combattent relève d'une rhétorique militaire classique. Parfois, cette valorisation de l'ennemi permet de justifier une défaite ou une perte française, comme dans l'article accompagnant la première de couverture du supplément illustré du *Petit Parisien* n°263¹¹⁴. En effet, dans un premier temps, l'auteur anonyme les décrit comme « les pirates du désert [...] avec une taille élevée, la tête puissante, de longues moustaches », puis énumère les nombreux éléments de leur armement et les qualifie d'« adversaires redoutables ». Ces affirmations sont appuyées par la gravure de la première de couverture représentant un groupe de Touaregs en arme, obscurs dans la nuit et dont seul l'éclat de leur lance reflète la lumière de la lune¹¹⁵. Tout dans cette illustration reflète le danger et la violente surprise.

Dans un second temps, il est dit que « les Touaregs, si nombreux soient-ils, n'auraient pas eu raison de [nos soldats] en plein jour, en bataille rangée ». La ruse et la violence des Touaregs sont

¹¹¹ *L'Illustration*, n°2619, 06/05/1893, p.10-12.

¹¹² cf. Annexe 4

¹¹³ Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°261, 04/02/1894, p. 38 et 40.

¹¹⁴ Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°263, 18/02/1894, p.49.

¹¹⁵ Cf. Annexe 5



Gravure issue de la première de couverture du supplément illustré *Petit Parisien* n°263, 18/02/1894, p.49, (voir annexe 5).

donc mises en valeur, ce qui dédouane les soldats français de leur défaite. Mais il est bien précisé que leur avantage n'est que passager et que les Français reprendront vite l'avantage. L'article se conclut d'ailleurs ainsi : « La garnison laissée à Tombouctou [...] est largement suffisante pour tenir solidement et résister aux Touaregs, adversaires aussi redoutables dans leurs solitudes troublantes que peu inquiétants lorsqu'on les attend derrière une forteresse »¹¹⁶. La rhétorique de la victoire résulte d'une guerre de propagande et de contre-propagande exercée par les Français contre les Touaregs. En effet, ces derniers n'hésitaient pas à tourner leur propre défaite en victoire contre les Français, face aux peuples locaux qui n'étaient informés que par eux. Les Français, comprenant cela, ont mené une guerre de l'information en faisant circuler des poésies, composées pour glorifier leurs faits d'arme, et pour tourner chaque bataille en une victoire française¹¹⁷. Les journaux illustrés s'en font l'écho.

La valorisation des Touaregs permet alors d'augmenter l'honneur des soldats français, quelle que soit l'issue de la bataille. Par exemple, l'article de *L'Illustration*¹¹⁸ du 4 mars 1899 décrit une bataille qui a lieu près de Tombouctou entre la colonne du lieutenant H. De Chenegy et un rezzou Touareg Hoggar. Ce récit romanesque et palpitant souligne autant le courage et l'ordre des soldats

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ GARNIER Emmanuel, « Deuxième partie - La mission originelle du Saharien : lutter contre les pillards », dans *L'Empire des Sables*, Paris, Perrin, « Hors collection », 2018.

¹¹⁸ *L'Illustration*, n°2923, 04/03/1899, p.2.

français, qualifiés de « soldats rompus à la discipline » que l'ingéniosité et le sang froid des Touaregs, ces « farouches écumeurs du désert »¹¹⁹. D'autres fois encore, les qualités des Touaregs servent à justifier les moyens investis dans l'armée d'Afrique. Les Touaregs sont si insaisissables et rusés que seule une armée à leur image pourra les affronter. Un article du *Monde Illustré*¹²⁰ sur la création des Compagnies Sahariennes, les décrit de la manière suivante :

« Montés sur leurs chameaux de course, les méhara, ces farouches guerriers, font la guerre par surprise, fondant à l'improviste sur des colonnes harassées et se dérochant à toute poursuite grâce à la rapidité de leur monture »¹²¹

Cette description épique et élogieuse tant pour les Touaregs eux-même que pour les qualités de leurs méharis est suivie de la remarque suivante :

« Les Touaregs, ces prestigieux guerriers, indomptables et féroces, ne pourront plus massacrer impunément nos colons et nos soldats, et leur sauvage grandeur devra s'humilier devant la puissance de la civilisation. »¹²²

Ici, nous voyons bien comment la rhétorique de la valorisation de l'ennemi sert une apologie de l'armée française, qui combat un ennemi noble et ingénieux.

Enfin, cette mise en avant des officiers de l'armée d'Afrique se traduit par une rhétorique du dépassement de soi et du courage. Les officiers français sont dépeints comme des héros de roman et chaque soldat, parce qu'il a survécu au désert, est doté d'une gloire particulière. Cette logique, d'origine militaire, se retrouve d'abord dans les rapports de mission, comme celui du capitaine Pein :

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Le Monde Illustré*, n°1804, 24/10/1891, p.262.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Ibid.*

« La reconnaissance sur Tarat effectuée dans les mois les plus chauds de l'année et dans une région la plus privée d'eau du Sahara, s'est effectuée sans la moindre souffrance pour les goumiers et sans perte sérieuse d'animaux »¹²³

Alors que les conditions sont les moins favorables, les soldats français de cette expédition n'ont pas même pâti de l'austérité du désert brûlant. La rhétorique du dépassement de soi est reprise dans les journaux illustrés français, mêlée au thème de l'extraordinaire et de l'exotisme. Le désert fait rêver les Français¹²⁴ et la vie dans le désert attire leur attention. Ceux qui évoluent dans cet espace inconnu et aride sont doués d'une résistance incroyable puisqu'ils sont capables d'affronter un milieu hostile par excellence. Ce raisonnement est illustré quelques décennies plus tard, par l'apparition de romans mettant en scène cette armée d'Afrique. Par exemple, *Le chef à l'étoile d'argent* de Joseph Peyré¹²⁵, met en scène un sous-officier qui parcourt le désert avec ses hommes et combat les Touaregs. Peint comme un homme audacieux, infatigable et qui entraîne ses troupes à la bravoure, il incarne le héros saharien, que le désert a modelé pour en faire l'un des siens.

3. La stratégie militaire de dévalorisation de l'ennemi, autre biais de la représentation des Touaregs

La dévalorisation des Touaregs suit le mythe de leur exil forcé vers le désert lors des invasions arabes, qui les a transformés en peuple cruel et désorganisé. Si parfois leur structure sociale est longuement détaillée, elle peut également être blâmée, accusant du même coup leurs mœurs et leurs pratiques. En effet, dans *L'Illustration*¹²⁶, un article sur Tombouctou, datant de 1896, évoque l'anarchie de leur système juridique et politique :

¹²³ PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988, p.17.

¹²⁴ Il faut préciser qu'au tournant du XX^e siècle, seule une partie des Français s'intéresse au Sahara et que l'attrait de l'opinion publique pour cet espace ne prendra l'ampleur qu'on lui connaît qu'au cours de l'entre-deux-guerre.

¹²⁵ PEYRÉ Joseph, *Le chef à l'étoile d'argent*, Paris, Le livre Moderne Illustré, 1937 ; Grasset, 1967.

¹²⁶ *L'Illustration*, « Tombouctou à travers les siècles » de Félix Dubois, n°2794, 12/09/1896, p.8 à 10.

« Ils perdirent la notion de l’Autorité et de la Loi. Il leur arriva ce qui est advenu aux Juifs et à tous les peuples jetés hors de leur voie normale ; leur cerveau et leur âme se couvrirent de tares. Chacun fut livré à ses instincts. La seule loi reconnue fut la loi du plus fort. La vie nomade les mena au vagabondage, au pillage et au brigandage.»¹²⁷

Selon cette description, les Touaregs sont un peuple archaïque, sans loi ni ordre social, dont les mœurs sont jugées mauvaises et désorganisées, ce qui entraîne un mode de vie de brigand. Ce même article continue en décrivant longuement tous les méfaits que les Touaregs ont infligés aux habitants de Tombouctou au cours du temps et leur fait alors porter la responsabilité de l’appauvrissement de cette ville, autrefois prospère. Selon le journaliste Félix Dubois, qui est lui-même allé constater le déclin de Tombouctou en 1896, l’effondrement de l’essor de ce pôle commercial est dû à la malfaisance des Touaregs qui le contrôlaient, et au ravage de leurs crimes quotidiens.

« Tombouctou n’avait plus de maîtres, elle eut mille tyrans : les Touaregs qui jouèrent d’elle comme les flots d’un navire sans gouvernail. Tenguérégifs et Irregenaten la mirent en coupe réglée et lui firent la tragique et sordide toilette dans laquelle se présente aujourd’hui la Reine du Soudan. »

Le journaliste fait ensuite parler les habitants de Tombouctou, ce qui lui permet de développer, dans une longue description tous les délits commis par les Touaregs. En effet, il explique qu’en plus d’exiger un lourd impôt, ils menaient la vie dure aux habitants de la ville :

« Du commencement de l’année à la fin ils nous traitaient comme des captifs de guerre, comme des esclaves. Ils arrivaient à tout instant par petits groupes et se dispersaient à travers la ville. Dès qu’on les apercevait, les maisons se fermaient. Mais eux frappaient les portes de grands coups de lance dont partout tu peux encore voir les traces. On était forcé d’ouvrir. Sans faire attention au propriétaire ni à sa famille, ils s’installaient dans les meilleures pièces, forçant tout le monde à leur céder les coussins et les couchettes et

¹²⁷ *Ibid.*, p. 208.

demandaient grossièrement à boire et à manger, exigeant du sucre, du miel, de la viande. Au moment de repartir pour leurs campements, en guise de remerciements, ils volaient quelque objet, et crachaient sur leur hôte. Au marché ils faisaient main basse sur tout ce qui était à leur convenance. [...] Dans les rues ils dévalisaient les passants. Rencontrant un homme avec une belle robe brodée, un vêtement neuf ou simplement propre, avec des bottes ou des sandales, ils le dépouillaient sur place. Aux femmes ils enlevaient leurs bijoux d'or, leurs ornements en verroterie ou leurs colliers de corail ; ils agissaient de même avec les enfants et les esclaves. »¹²⁸

La cruauté de leur mauvaise conduite est exacerbée par la pitié qu'inspire la forme rhétorique du témoignage. Les conséquences de leur mauvaise conduite sont immenses puisqu'elles conduisent à l'effondrement de l'éclat de cette grande ville rêvée des Français. Retranscrite dans les journaux illustrés, cette idée permet de justifier dans l'opinion commune les moyens mis en place par l'armée d'Afrique pour lutter contre les Touaregs.

À cela s'ajoutent les méfaits commis par les Touaregs contre les Français eux-mêmes. L'événement qui eut le plus de retentissement en France fut le massacre de la mission Flatters en février 1881. Alors que le colonel Flatters mène une mission de reconnaissance, en vue de la construction du transsaharien, confiant dans les affirmations de Duveyrier que les Touaregs seraient nos alliés, il est trompé et assassiné par ses propres guides. Ce massacre est suivi de nombreux autres morts français, tombant sous les coups des Touaregs, que ce soit lors d'une bataille, pris par surprise, ou par une trahison. Le marquis de Morès en 1896, le lieutenant de Chegny en 1899, le commandant Lamy en 1900, pour ne citer qu'eux, sont quelques exemples de victimes des Touaregs. Retransmis dans les journaux, ces morts marquent la représentation des Touaregs d'un sceau funeste. De fait, un article de 1894 débute ainsi : « Les *Touaregs* ... derrière leurs voiles noirs, ils ont un peu la silhouette des bourreaux [du] moyen-âge ; et, de fait, la masse du public ne les connaît guère que dans ce rôle sinistre ; après la tête du colonel Flatters, celles d'autres bons Français viennent de tomber sous leurs couteaux. »¹²⁹.

¹²⁸ *Ibid.*, p.210.

¹²⁹ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

Enfin, un mythe environnemental justifie aussi la lutte contre les Touaregs. Il est développé par Diana K. Davis dans son ouvrage, *Les mythes environnementaux de la colonisation française du Maghreb*¹³⁰, où elle recense, énumère et explique les différents mythes environnementaux que les colons français ont projetés sur le territoire du Maghreb, faisant souvent porter la responsabilité de la destruction du territoire aux populations locales. Elle montre comment la colonisation a été légitimée par un grand récit environnemental décliniste, qui reconstruit l'histoire du territoire nord africain en distinguant une ère prospère, où le Maghreb aurait été le grenier à blé de Rome, jusqu'aux invasions arabes du XII^e siècle, et une ère de destruction environnementale due au nomadisme et à l'élevage, qui dure jusqu'à l'arrivée des Français en 1830. Ce mythe, en effet, est actif dans la représentation des Touaregs par les journaux illustrés français au tournant du XX^e siècle. Par exemple, nous pouvons lire dans un article de *L'Illustration* n°2794 :

« La majeure partie [des Touaregs] dut prendre le chemin du Sahara qui était encore un domaine de la race noire. En ces temps là, cette vaste contrée était plus habitable et plus fertile que maintenant. L'inexpérience des nouveaux venus, leurs déboisements excessifs et les ravages de leurs troupeaux ne tardèrent pas à diminuer les dons, parcimonieux déjà, de la nature. »¹³¹

Les Touaregs sont donc décrits comme des dévastateurs, que ce soit de leur environnement naturel, ou de la grande ville de Tombouctou. Cruels et sans loi, ils ne savent que dégrader et faire souffrir. Les Français ont donc pour mission de libérer le désert et ses habitants de ce peuple dangereux qui anéantit la civilisation au lieu de la construire. Voici la logique déployée par l'argumentaire militaire et retranscrite telle quelle dans les journaux illustrés français de la métropole.

¹³⁰ DAVIS Diana K., *Les mythes environnementaux de la colonisation française du Maghreb*, traduit de l'anglais au français, Seyssel, Champ Vallon, 2012.

¹³¹ *L'Illustration*, « Tombouctou à travers les siècles » de Félix Dubois, n°2794, 12/09/1896, p.208. On peut aussi citer *L'Illustration*, n°3382, 21/12/1907, p.7 : « Telles de ces régions aujourd'hui désertiques, sinistres de solitude et de pauvreté furent pourtant fertiles, autrefois, alors que de paisibles agriculteurs, des sédentaires travailleurs et sages les habitaient. Mais les hordes des guerriers nomades vinrent, descendant du nord, et refoulèrent ces pacifiques. Leurs montures, les troupeaux qu'ils poussaient devant eux, tondirent la contrée; eux la saccagèrent, Les puits, abandonnés, se comblèrent ; les cultures, les pacages disparurent, Maures, Arabes, Touaregs, errent maintenant à travers les espaces vides et nus, cherchant, à l'aventure, la vague nappe de verdure fécondée par une bienfaisante ondée, qui fournira quelques repas à leurs chameaux, L'herbe broutée, on repart, on va plus loin chercher sa vie. »

Ainsi, dans cette deuxième partie, nous avons vu que les premières représentations des Touaregs trouvent racine dans les écrits militaires des officiers sahariens, dont le discours - ou, du moins, ce qu'il en reste¹³²- est régi par les dynamiques de l'armée d'Afrique et par les enjeux politiques de la France au Sahara. En effet, à la fin du XIX^e siècle, l'armée d'Afrique est dans une logique d'adaptation nécessaire à sa survie au désert, dans laquelle les Touaregs jouent le rôle de modèle, à épier et à imiter. De plus, les journaux illustrés traduisent aussi l'enjeu de représentation de l'armée d'Afrique et sa nécessité de justification vis-à-vis de la métropole. La représentation des Touaregs, devient alors un motif utilisé pour redorer l'image de l'armée saharienne. À la suite de Jean-Robert Henry, qui écrit que « le personnage du Touareg est sans cesse réinventé en fonction d'un face à face avec le "Saharien" français »¹³³, je dirais même que, dans ce face à face, le saharien français - militaire au cours de ma période - se réinvente lui aussi. Les journaux illustrés traduisent alors cette redéfinition de l'armée française au désert et permettent aux officiers sahariens de la justifier.

¹³² Il faut avoir à l'esprit que l'information de l'armée est triée. Les textes sur lesquels j'ai travaillé ont donc été sélectionnés pour être conservés, sûrement parce qu'ils étaient en accord avec la propagande militaire de l'époque.

¹³³ HENRY Jean-Robert, « Les Touaregs des Français », dans *Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes: Définitions et redéfinitions de soi et des autres*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1996, en ligne, site consulté le 27 mai 2021.

III. La représentation des Touaregs, fruit d'une idéologie ethnologique

La représentation des Touaregs dans les journaux illustrés français est marquée par l'influence du courant ethnologique racialisé, qui veut prouver la proximité des Touaregs avec les Européens pour souligner leur distinction des Arabes. En effet, les descriptions des Touaregs dans les journaux se construisent souvent sur une comparaison des caractéristiques arabes et touarègues, pour souligner leur opposition. De plus, certaines particularités touarègues - physiques et sociales - sont mis en avant pour développer la théorie d'une proximité raciale entre les Français et les Touaregs.

A. Proximité raciale et ascendance commune entre Touaregs et Français

1. Première étape de la différenciation : l'anthropologie physique distingue la race berbère des autres races d'Afrique

Au cours du XIX^e siècle, la discipline anthropologique s'est enrichie, adaptant ses méthodes aux peuples découverts. L'ère est alors à l'anthropologie physique, qui classe les êtres humains selon des races déterminées par des caractéristiques physiques et mentales précises. Par exemple, Paul Topinard, dans son *Anthropologie*, consacre la moitié de son ouvrage aux « races humaines », et les trois derniers chapitres aux « types anthropologiques ». Au nombre de 24, ces types sont décrits l'un après l'autre, parfois en comparaison l'un par rapport à l'autre. Que ce soit le type hindou, le type nègre, le type sémite ou le type européen blond, tous comprennent des caractéristiques précises, tant physiques que morales, permettant de classer tout homme dans l'un de ces types. Le type berber m'intéresse particulièrement, puisqu'il inclut les Touaregs.

« Sa taille est au-dessus de la moyenne. Il est bien proportionné, mais moins sec, plus musculeux et moins dégagé que l'Arabe. Sa peau, blanche dans l'enfance, brunit promptement au contact de l'air. Ses cheveux, noirs et droits, sont assez abondants ; ses

yeux sont bruns foncés. Il est dolichocéphale¹³⁴ (74.4), leptorhinien¹³⁵ sans excès (44.3) et orthognathe¹³⁶ modéré (81°,8). Son visage est moins allongé et à contour ovale moins régulier que celui de l'Arabe. Son front, droit, présente à sa base une dépression transversale ; ses crêtes sourcilières sont assez développées ; son nez, échancré à la racine, souvent busqué sans être aquilin, [...]. Ses oreilles sont écartées de sa tête. »¹³⁷

Dans ce portrait-type, tout est détaillé, de la couleur de la peau à la forme du crâne, jusqu'aux détails de son visage. La longueur du crâne est mesurée, tout comme l'étroitesse du nez et l'angle du visage. Les différentes races humaines, selon les termes utilisés par l'auteur, sont scientifiquement caractérisées, afin de permettre une anthropologie méthodique et organisée. D'entrée de jeu, le Berber est défini par opposition à l'Arabe et sa proximité avec les Français est évoquée :

« Le type berber est répandu dans toute l'Afrique septentrionale, du golfe de Tripoli à l'Océan, des confins méridionaux du Sahara à la Méditerranée, et y est représenté par les Touaregs, les Kabyles, les Berbers, les M'zabites et les Shulahs. Il s'étendait jadis jusqu'aux Canaries sous le nom de Guanches ; il y a de fortes présomptions qu'il a empiété sur l'Europe méridionale et que le fond commun le plus ancien de la péninsule ibérique, du bassin de la Garonne et des îles de la Méditerranée, est berber. »¹³⁸

L'anthropologue Paul Topinard use d'arguments pseudo-géographiques pour déduire une ressemblance entre les Berbères et les Français. Plus loin, lorsqu'il décrit le type européen, il indique qu'« en Afrique, [ce type] est figuré par les Berbers »¹³⁹. Cette ressemblance aux Français, associée à une dissemblance vis-à-vis des Arabes est le cœur du mythe kabyle, né au cours de la

¹³⁴ Personne qui a le crâne long

¹³⁵ Individu dont le nez est étroit.

¹³⁶ Personne dont le profil de la face, du bas du front au menton, est approximativement rectiligne.

¹³⁷ TOPINARD Dr. Paul, *L'anthropologie*, Paris, C. Reinwald, 1895, p.476-477.

¹³⁸ *Ibid.*, p.475.

¹³⁹ *Ibid.*, p.462.

première moitié du XIX^e siècle, en Algérie. Ce mythe selon lequel les Kabyles seraient de « bons sauvages » a entraîné une politique française spécifique visant à l'assimilation de ce peuple.

Paul Pandolfi¹⁴⁰, à la suite de Monseigneur Lavigerie¹⁴¹, soutient que ce même schéma de ressemblance/dissembance est appliqué aux Touaregs dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, pour former le mythe touareg, à l'image du mythe kabyle. La représentation des Touaregs obéirait à une logique d'éloignement et de rapprochement, qui présente à la fois les Touaregs comme des « autres » absolus, en accentuant leur mystère et leur étrangeté, et en même temps, amplifie - voire invente - d'autres caractéristiques qui permettent d'en faire des hommes proches des Français. Paul Pandolfi qualifie cette dynamique de « relation triangulaire » entre les Français, les Touaregs et les Arabes ou autres populations noires d'Afrique. En effet, le rapprochement avec les Touaregs a pour conséquence immédiate d'éloigner les Français des Arabes et des autres peuples d'Afrique. Ce n'est donc pas une relation uniquement entre deux peuples mais une dynamique de proximité entre deux peuples vis-à-vis d'un troisième, qui en est exclu.

Le mythe touareg s'appuie donc sur l'héritage du mythe kabyle, mais aussi sur une logique d'opposition binaire très présente dans la vulgate coloniale. Selon le principe de Gallieni de « diviser pour mieux régner »¹⁴², les colons français regardent le Maghreb selon les catégories suivantes : berbères / arabes ; nomades / sédentaires ; dominants / dominés ; ... Cette binarité est souvent issue d'une lecture réductrice d'Ibn Khaldoun, historien du XIV^e siècle qui a écrit une œuvre conséquente, décrivant le Maghreb, ses évolutions et ses dynamiques, et qui fut longtemps considérée comme la référence de l'Histoire de l'Afrique du nord. Son travail s'appuie sur des oppositions, exagérées ensuite par les colons français. Par exemple, Émile Masqueray, dans son ouvrage publié en 1886¹⁴³, développe l'opposition entre nomades et sédentaires.

¹⁴⁰ PANDOLFI Paul, « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses. », dans : *Ethnologies comparées*, n°7, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2004.

¹⁴¹ LAVIGERIE, *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869. Je m'attarderai sur la thèse de cet ouvrage dans la partie suivante.

¹⁴² Circulaire du 22/05/1898 : « S'il y a des mœurs et des coutumes à respecter, il y a aussi des haines et des rivalités qu'il faut savoir démêler et utiliser à notre profit en les opposant les unes aux autres, en nous appuyant sur les unes pour mieux vaincre les autres. »

¹⁴³ MASQUERAY Émile, *La formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie : Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Auras, Béni Mzab*, Paris, Ernest Leroux, 1886.

« L’Afrique se compose de montagnes où des familles, même très faibles, peuvent se fixer et se défendre, et de steppes à travers lesquelles les tribus les plus fortes sont forcées de se déplacer de pâturage en pâturage. Ils sont donc sédentaires ou nomades. Voilà ce qui les distingue avant tout. »¹⁴⁴

S’ensuit une longue description des modes de vie sédentaires et nomades, selon une logique déterministe par laquelle le milieu de vie forme les caractères et les mœurs. Plus loin, l’auteur ajoute qu’« il faut avoir cette opposition toujours bien présente à l’esprit, pour bien expliquer l’Algérie contemporaine. »¹⁴⁵

Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, le regard posé sur les Touaregs est marqué, d’une part, par le mythe kabyle transféré sur le peuple touareg et, d’autre part, par une structure de raisonnement binaire qui les oppose aux autres peuples d’Afrique. Cette dynamique d’éloignement et de rapprochement se retrouve telle quelle dans les journaux illustrés français, rapprochant les Touaregs des Français selon des caractéristiques diverses, et les éloignant des Arabes.

2. La couleur de la peau - et le voile qui la cache -, un argument majeur pour inclure les Touaregs dans la « race blanche »

La couleur de peau des Touaregs est l’une de ces caractéristiques servant d’argument d’autorité aux journalistes français pour justifier l’idée que les Touaregs seraient plus proches des Français que des Arabes. En effet, l’anthropologie physique de la fin du XIX^e siècle cherche à démontrer que les Touaregs font partie des races blanches. Il faut donc prouver que leur peau est de nature blanche, et expliquer l’origine de leur teinte qui serait anormalement foncée. Paul Pandolfi¹⁴⁶, montre que, dès le début du XX^e siècle, les Touaregs sont catégorisés comme une « race blanche », et lorsqu’une étude remet en cause cette affirmation, comme celle du docteur Atgier en 1909, il suffit de créer des sous-catégories présentant des particularités. Puisque l’échantillon étudié est souvent très restreint, cette technique peut perdurer. D’autres, pour justifier le caractère foncé de

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.15.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.16.

¹⁴⁶ PANDOLFI Paul, « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses. », dans : *Ethnologies comparées*, n°7, Centre d’études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2004.

la peau touarègue soutiennent qu'ils ont une peau blanche à la naissance, qui se teint rapidement au soleil, ou bien accusent leur voile bleu de marquer leur front en déteignant. Tous les arguments sont bons pour démontrer que les Touaregs ont la peau blanche et font donc partie de la race européenne et non des races noires africaines.

Dès le début du XIX^e siècle, l'idée que le voile déteigne sur la peau des Touaregs, expliquant leur couleur foncée, voit le jour, sous la plume du Capitaine Lyon¹⁴⁷.

« Ils sont blancs, car ce n'est qu'à la chaleur du climat qu'ils habitent qu'ils doivent un teint fortement basané, et les parties de leur corps qui sont constamment couvertes sont aussi blanches que la peau de bien des Européens »¹⁴⁸.

« Quelques-uns d'entre eux, après avoir mis de nouveaux vêtements d'étoffe bleue de mauvais teint, paraissent assez longtemps de la même couleur que leurs habits.»¹⁴⁹

Quelques décennies plus tard, Duveyrier soutient cette même idée de l'origine blanche des Touaregs : « Blanche est leur peau, dans l'enfance ; mais le soleil ne tarde pas à lui donner la teinte bronzée spéciale aux habitants des tropiques. »¹⁵⁰ Son ouvrage, *Les Touaregs du Nord*, eut un fort retentissement et fut considéré pendant une vingtaine d'années comme la seule référence scientifique au sujet des Touaregs. Cette affirmation de la blancheur de la peau touarègue a donc modelé durablement la représentation des Touaregs, secondée activement par les théories de l'anthropologie physique en pleine expansion. En effet, près d'un demi-siècle plus tard, Émile-Félix Gautier, géographe et ethnographe français, écrit :

« Sur une peau touareg il est donc malaisé de déchiffrer la part respective de la crasse, de l'indigo et du pigment. Mais je ne les crois pas beaucoup plus brunes que celles des

¹⁴⁷ LYON Capitaine G.F., *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale en 1818, 1819 et 1820*, Paris, Gide Fils, 1822. Francis Lyon écrit cet ouvrage après avoir rencontré les Touaregs en juillet 1819 à Mourzouk.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.112-113.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.115.

¹⁵⁰ DUVEYRIER Henri, *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864, p.382.

populations méditerranéennes. Une foule de traits frappants sont nettement de chez nous [...] On rencontre souvent dans les pâturages touaregs des visages familiers, qu'on imaginerait sans effort sur les épaules d'un Français méridional au-dessus d'un faux-col et d'une cravate. »¹⁵¹

Ici encore, la blancheur de la peau est un postulat de base que l'ethnographe a pour mission de prouver et qui sert la thèse du rapprochement entre les Touaregs et les Français.

Les journaux illustrés français sont empreints de cette représentation pseudo-scientifique des Touaregs, et affirment de manière plus ou moins directe la blancheur de la peau touarègue. Dans *Le Petit Français Illustré*, journal illustré conçu pour la jeunesse et principalement constitué de récits en feuilletons, les Touaregs sont les acteurs d'un roman dans lequel ils enlèvent une petite fille, Chryséis. Cette histoire, dont le titre est *Chryséis au désert*, est publiée chapitre par chapitre au cours de l'année 1895 dans *Le Petit Français Illustré*. Elle offre une description des Touaregs par la prisonnière, qui est la suivante :

« Les Touaregs, sont des peuplades étranges qui habitent le Sahara : ils ont la peau blanche, parfois même les yeux bleus, ce qui est chez eux un signe de pureté de race et par conséquent de noblesse. »¹⁵² Et leurs femmes sont « blanches comme des chrétiennes »¹⁵³.

De même, dans les autres journaux illustrés, le motif de la peau blanche est récurrent dans les descriptions de Touaregs. Par exemple, un article de *L'Illustration* de septembre 1896 désigne « les Touaregs du Sahara » comme une « peuplade blanche »¹⁵⁴. Cela donne lieu à un autre motif qu'est le voile, dont la place prééminente dans les représentations permet souvent une indétermination de la couleur de peau, qui dédouane l'auteur. De nombreuses évocations ou descriptions du voile des Touaregs parsèment les articles de journaux illustrés, très souvent accompagnées d'illustrations sur lesquelles les Touaregs apparaissent toujours voilés, sans aucune exception. En voici quelques exemples :

¹⁵¹ GAUTIER Émile-Félix, « Études d'ethnographie saharienne », dans *L'Anthropologie*, XVIII, 1907.

¹⁵² GÉRALD-MONTMÉRIL, *Chryséis au désert.*, illustrations par E. Loevy, Paris, A. Colin, 1897, p.99-100.

¹⁵³ *Ibid.*, p.108.

¹⁵⁴ *L'Illustration*, n°2794, 12/09/1896, p.8.



Image représentant un Touareg, issue de *L'Illustration*, n°2794, du 12 septembre 1896, p.9

« Leur coiffure se compose de la chéchia rouge, assujettie sur la tête avec un bandeau blanc forant une visière sur le front, pendant qu'un voile noué derrière la tête couvre le visage jusqu'aux yeux. »¹⁵⁵

« Les hommes sont voilés de noir. Cette coutume singulière, à laquelle on a donné plusieurs explications, doit être attribuée, d'après M. Méry, à un sentiment excessif de fierté et de dignité. Ils ne découvrent leurs visages que pour leurs parents et pour leurs grands amis. »¹⁵⁶

« Le *Tedjoulmoust*, ce fameux voile noir dont le degré de finesse est en rapport avec le rang social de celui qui le porte. Les hommes de qualité le portent jour et nuit. »¹⁵⁷

« La tête enturbannée, parfois couronnée d'une sorte de cimier, le visage voilé de noir ou de blanc, à l'exception des yeux »¹⁵⁸

¹⁵⁵Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°263, 18/02/1894, p.49

¹⁵⁶ *L'Illustration*, n°2619, 06/05/1893, p.10-12.

¹⁵⁷ *Ibid.*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

¹⁵⁸ *Ibid.*, n°3382, 21/12/1907, p.7-8.

Ainsi, le voile, recouvrant le visage des Touaregs pour ne laisser plus que les yeux, est un motif récurrent de la représentation des Touaregs, ce qui est dû, certes, à la réalité de son omniprésence dans les tenues touarègues, mais aussi à la volonté française de ne pas mettre en avant la peau brune des Touaregs, qui complique l'argumentaire selon lequel les Touaregs seraient une race blanche, à la peau claire.

3. Le débat sur leur origine : motif supplémentaire du rapprochement avec les Français, allant jusqu'à faire d'eux des descendants des croisés

Les Touaregs, peuple de tradition orale, n'ont pas de récit écrit de leurs origines. Les Français ont tenté de comprendre d'où ils venaient et des historiens se sont penchés sur leur pré-histoire. La diversité des tribus et l'hétérogénéité de leurs discours compliquent la représentation de leurs origines par les anthropologues et laisse la porte ouverte à toutes les interprétations, certains affirmant que les Touaregs auraient été forcés par les invasions arabes à se réfugier dans le Sahara¹⁵⁹. L'article de *L'Illustration* de février 1894 sur les Touaregs dresse le portrait de cette complexité en faisant parler les Touaregs eux-mêmes :

« Nous sommes *Imohagh*, disent les *Azdjer* ; *Imocharch*, disent les *Ahaggar* et les *Aouelimmiden* ; *Imajihen*, disent les Touaregs d'Air. La langue que nous parlons s'appelle *temahag* ou *temacheg*, suivant les dialectes.

Les Arabes ont donné à nos tribus le nom de Touaregs et à notre langue celui de *Tarquia*, du participe arabe *tarek*, au pluriel *touaregs*, qui signifie “ les abandonnés de Dieu “, parce que nous avons, pendant longtemps, refusé d'adopter la religion que les Arabes nous apportaient [...]

Les cinq noms *imohagh*, *imocharch*, *imagiren*, *temahag*, *temacheg*, qui sont les noms de notre race et de notre langue, dérivent de la même racine, le verbe *iohagh* qui signifie : “ il est libre, il est indépendant, il pille “.

¹⁵⁹ L'article sur « Tombouctou à travers les siècles », dans *L'Illustration*, n°2794, 12/09/1896, p.8 à 10, évoque ce mythe de l'exil des Touaregs vers le désert, suite aux invasions arabes.

Notre descendance la plus générale est celle des Edresides de Fez ; quelques-uns viennent d'Ech Chinguit, entre Tin-Bocktou et l'Océan ; d'autres sont des gens de l'Adghagh, entre le Niger et nos montagnes... »¹⁶⁰

Le journaliste conclut ainsi : « Les Touaregs, on le voit, mettent autant d'énergie à protester contre leur appellation arabe que de vague à définir leurs origines. »

L'incertitude sur leur origine sert le mythe du peuple archaïque. Issu de la représentation des Bédouins, antérieure à celle des Touaregs, ce mythe présente les Bédouins comme un peuple ayant résisté au changement du monde moderne et donc « dépositaires des valeurs premières et ancestrales »¹⁶¹. Cette vision archaïsante a été reprise au XIX^e siècle pour être appliquée aux Touaregs¹⁶², en lisant leur structure politique à l'aune de la société féodale et en faisant d'eux de preux chevaliers. C'est une vision romantique, soutenue par les militaires sahariens, qui partagent cette idéologie aristocratique. Elle est répandue dans l'opinion commune par les journaux français. En effet, dans les journaux illustrés, ce motif est développé, parfois même jusqu'à supposer que les Touaregs seraient les descendants des croisés.

« Une hypothèse ingénieuse, et très séduisante pour les romanesques, veut que ce soient les descendants de croisés francs, les arrière-petits-fils des loyaux compagnons de saint Louis en terre d'Afrique, leurs mœurs, leurs caractères, leurs accoutrements même prêtent à d'étranges rapprochements. La tête enturbannée, [...] en longues tuniques flottantes, un glaive au côté, la lance au poing, défendus par un large bouclier, on dirait vraiment, à les voir, quelques preux casqués du heaume, vêtus du haubert. [...] Chevaleresques, épris d'aventures guerrières, les jeux qu'ils affectionnent entre tous sont ceux de l'épée, les tournois aux grands gestes héroïques ; et, quand ils reviennent des rezzous, ils composent de leurs exploits des poèmes qu'ils chantent à leurs belles, — tout comme des troubadours. »¹⁶³

¹⁶⁰ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

¹⁶¹PANDOLFI Paul, « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses. », dans : *Ethnologies comparées*, n°7, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2004.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ *L'Illustration*, n°3382, 21/12/1907, p.7.

Aussi bien leurs tenues que leurs jeux supposés, sont des arguments en faveur de l'hypothèse faisant d'eux les descendants des croisés. Cet article est accompagné d'une grande gravure en pleine page représentant deux Touaregs en train de se battre avec leur large bouclier, évoqués ci-dessus, et rappelant les grands boucliers croisés¹⁶⁴. Le sous-titre associé est « les Touaregs du Sahara descendent-ils des croisés ? ». L'image semble répondre à la question en faisant figure d'autorité.

D'autres articles évoquent l'origine chevaleresque supposée des Touaregs, parfois directement, d'autres fois par le biais de résumés d'ouvrages. C'est le cas de la colonne sur le livre de Maurice Benhazéra, intitulé *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, dans *L'Illustration* n°3420. Dans ce résumé, le journaliste sélectionne un détail du livre qu'il développe longuement. Le détail choisi n'est autre que la manière qu'ont les Touaregs de faire la cour, qui semble mimer ce que l'on connaît des jeux de cour du Moyen Âge occidental. La coutume touarègue qui consiste à écrire des poèmes comptant leurs exploits, déclamés parfois pour faire le cour, est un argument supplémentaire justifiant la comparaison des Touaregs avec les populations occidentales du Moyen-Âge.

¹⁶⁴ Cf. Annexe 6

B. Ressemblance sociale et proximité morale

La théorie d'une ascendance commune est doublée de la théorie d'une ressemblance sociale, qui paraît induire une proximité morale. Plusieurs éléments sont valorisés par les journalistes français comme des points communs qui justifient le rapprochement discursif entre les Touaregs et les Français. Trois caractéristiques de leur mode de vie sont particulièrement mises en avant : l'aspect démocratique de leur organisation politique, le rôle important des femmes dans leur société et la superficialité de leur foi musulmane.

1. La structure politique touarègue, une démocratie ?

Dans cette même dynamique, l'organisation politique touarègue a été comparée à la société féodale. Paul Pandolfi qualifie cette démarche d'« archaïsme ethnographique »¹⁶⁵. En effet, la projection de la structure féodale occidentale sur ce peuple étranger est provoquée par la doctrine selon laquelle les Touaregs seraient un peuple témoin de notre propre histoire. Issus d'une civilisation protégée par son isolement, ils auraient les mêmes caractéristiques que nos ancêtres français et il leur suffirait de découvrir les avancées de la civilisation que leur apportent les Français pour devenir comme ces derniers. Cet argumentaire s'appuie sur la hiérarchisation présente chez les Touaregs Kel-Ahaggar : à la tête de leur tribu se trouve un chef unique (*amenukal*), qui a autorité sur les nobles (*ihaggaren*), contrôlant eux-même les tributaires (*kel-ulli*), qui soumettent les esclaves. Mise en miroir avec le fonctionnement féodal, dans lequel le seigneur gouvernait sur ses vassaux qui avaient autorité sur des serfs, cette organisation est qualifiée de « féodalisme nomade ». Selon Paul Pandolfi, qui rejette ce terme, cette lecture de la société touarègue est trop superficielle et entraîne des dérives qui vont jusqu'à établir un parallèle entre la société des seigneurs du désert et celle des seigneurs de l'Europe médiévale.

¹⁶⁵ PANDOLFI Paul, « *Les Touaregs et Nous : une relation triangulaire ?* », *Ethnologies comparées*, n° 2, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2001.

Quoi qu'il en soit, les journaux illustrés de la fin du XIX^e siècle sont empreints de cette idéologie qu'ils présentent telle quelle à leurs lecteurs. L'article de *L'Illustration*, intitulé « les Touaregs » de février 1894, consacre un paragraphe entier à l'organisation de la société touarègue, dans lequel on observe clairement le champ lexical de la société féodale occidentale :

« Au point de vue des classifications sociales, les quatre confédérations offrent sensiblement les mêmes caractères. On distingue dans la société *targuie* en quelque région du Sahara qu'on l'envisage, *les nobles, les serfs, les esclaves*. Les *nobles* où *haggaren* constituent la classe dirigeante de la confédération. Les *serfs* ou *imrad* ne sont autres que les tribus pauvres où peu nombreuses, et partant peu puissantes, qui se sont placées spontanément, en raison même de cette faiblesse consciente, sous la protection des tribus nobles et puissantes. Cette situation ne constitue qu'un servage relatif, se traduisant surtout par un impôt lourd à payer, en dattes, en bétail, en esclaves, selon les cas, mais laissant aux individus de la tribu vassale une liberté absolue une fois cette charge acquittée. [...] Les esclaves sont les nègres et négresses provenant du trafic entre peuplades *targuies* et tribus nègres soudaniennes ou bien de razzias opérées par les Touaregs dans ces tribus noires. »¹⁶⁶

Les termes utilisés (« nobles » et « serfs ») sont ceux utilisés dans les livres d'histoire pour décrire la société féodale en Europe. Chacun de ces termes est associé à un mot touareg, en un parallélisme parfait, mais forcé. La description qui est faite de chaque catégorie sociale correspond, elle aussi, à l'image présente dans la mémoire collective des catégories sociales de l'époque médiévale.

D'autres ont assimilé l'organisation politique touarègue à une démocratie. Charles Lavigerie, dans l'une de ses lettres, va même jusqu'à retrouver une origine commune de la démocratie, en affirmant que la constitution politique et municipale touarègue est profondément marquée par l'organisation romaine¹⁶⁷. Cet archevêque d'Alger, missionnaire en Afrique et

¹⁶⁶ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

¹⁶⁷ LAVIGERIE Charles, « Lettre à MM. les présidents et membres des conseils de l'oeuvre de la propagation de la foi sur la mission u Sahara », dans le *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869, p.78.

fondateur des Pères Blancs, a écrit beaucoup de lettres sur sa vision des Touaregs et de leur société. Sa thèse principale repose sur la nécessité pour les Français de comprendre l'opposition de race et de croyance qui existe entre les Arabes et les Berbères, et de s'en servir pour faire de la race berbère des alliés. En reprenant cette vision de l'organisation touarègue comme une démocratie, il la répand et la popularise.

De fait, j'ai pu retrouver cette théorie dans les journaux illustrés français, certains journalistes allant jusqu'à parler de « suffrage universel »¹⁶⁸ pour l'élection du chef, le *kébir*. Cet auteur d'un article de *L'Illustration* continue en affirmant que le marabout en charge des fonctions juridiques, « reçoit, lui aussi, son investiture du suffrage universel. »¹⁶⁹. C'est ici une projection d'une conception occidentale sur une société étrangère, qui entraîne à une déformation de la réalité observée. Mais ce schéma occidental est tellement ancré dans les mentalités qu'il oriente les choix de la politique française vis-à-vis des Touaregs. En effet, les officiers français s'adressent presque exclusivement aux chefs de tribus et considèrent comme acquis l'obéissance des membres de la tribu à ce chef, ce qui n'est pas toujours le cas. En témoignent les trahisons inattendues qui ont valu la mort de plusieurs explorateurs français¹⁷⁰. Autre exemple, alors que les Touaregs Kel Ahaggar sont divisés politiquement, les Français nomment un aménokal à leur tête en 1904, partant du principe qu'ils lui obéiraient comme à un seigneur. Moussa Ag Amastane, réussit à rallier tous les Touaregs du Hoggar malgré sa nomination arbitraire par des étrangers. Les journaux illustrés le présentent alors comme un seigneur, organisant des contre-rezzou envers ceux qui s'attaquent aux Touaregs du Hoggar, qualifiés de « sujets [de l'aménokal] »¹⁷¹.

¹⁶⁸ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ On peut citer le fameux massacre de la colonne Flatters en 1881 ; alors que les membres de l'expédition ont été assassinés par des Touaregs Kel Ahaggar, leur chef affirme son désaccord et réaffirme sa soumission aux Français au cours de l'année suivante.

¹⁷¹ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

2. La place femmes dans la société touarègue, un motif récurrent

Le second élément sur lequel les Français se sont attardés est la place importante que la femme occupe dans la société touarègue et l'égalité qui y règne entre les hommes et les femmes. Les journaux illustrés en parlent dès que l'article évoque la société touarègue. Que ce soit *L'Illustration* qui souligne le fait que « les femmes [touarègues] ont la figure découverte et jouissent d'un grand respect et d'une complète liberté», ou bien le *Monde Illustré*, qui s'attarde sur les conséquences juridiques de cette égalité, cette particularité touarègue fait couler de l'encre. En effet, j'ai pu lire dans le *Monde Illustré* de juillet 1894 le paragraphe suivant :

« Les femmes sont généralement [plus instruites] que les hommes. Elles jouissent d'une grande liberté, ont des droits égaux à ceux des hommes, administrent leurs biens personnels. L'ordre de succession, au lieu d'aller du père au fils, va au fils de la soeur, car pour celui-là du moins, on est sûr qu'il a du sang de la famille dans les veines. »¹⁷²

Le journaliste va encore plus loin en décrivant cette primauté des femmes sur les hommes quant à l'instruction et l'héritage. Cette représentation des femmes touarègues dans les journaux illustrés est influencée par les courants de pensée de la fin du XIX^e siècle, que nous avons déjà abordés, notamment cette logique de rapprochement entre les Touaregs et les Français, qui les éloigne du même coup des Arabes. Monseigneur Lavigerie, par exemple, participa activement à la diffusion de cette représentation de la femme chez les Touaregs qui occupe une place égale, voire prépondérante, aux hommes sur le plan politique et social. Dans l'une de ses lettres, il écrit :

« [Chez les Touaregs], la femme est apte à exercer le pouvoir politique, à la différence de ce qui se pratique ailleurs dans le monde musulman et en particulierité chez les Arabes, où la femme n'est jamais en réalité qu'une esclave »¹⁷³

¹⁷² *Le Monde Illustré*, n°1946, 14/07/1894, p.19.

¹⁷³ LAVIGERIE Charles, « Lettre à MM. les présidents et membres des conseils de l'oeuvre de la propagation de la foi sur la mission u Sahara », dans le *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869, p.78.

Et quelques lignes plus loin :

« La loi est que la femme marche en tout l'égale de l'homme. Elle est même en tout supérieure à l'homme sous le rapport de l'éducation. Elle a une instruction plus développée ; elle conserve le visage découvert, même devant les étrangers, contrairement à la coutume des femmes musulmanes, qui ne paraissent jamais que voilées. Elle s'assoit à la table de son mari ; elle est entourée de son respect, de celui de ses enfants, de celui de ses hôtes. En un mot, selon la remarque d'un voyageur, elle occupe dans cette société barbare la place que la châtelaine chrétienne occupait dans la société du moyen âge. »¹⁷⁴

D'une part, nous retrouvons, dans les mots de Lavigerie, le schéma de la société féodale que la place de la femme semble justifier, et d'autre part, nous distinguons la structure rhétorique par laquelle la représentation se fait en comparaison avec les Arabes, ce qui permet de les rapprocher des Français et de les éloigner des Arabes qui, eux, sont critiqués. Cette rhétorique, appliquée à la question de la place de la femme, est aussi présente dans les journaux illustrés, parfois même sur un ton emphatique. Par exemple, le journaliste Eugène de Fallois écrit ce paragraphe éloquent dans *L'Illustration* :

« L'Arabe est guerrier, il est prêtre, il est poète, il est philosophe, il ne sera jamais un être civilisé, ni une nation, tant qu'il asservira la femme. [...]. [Tandis que] la femme Touareg tient une place beaucoup plus importante à son foyer que la femme des tribus soumises. Elle est plus développée, plus instruite, plus écoutée. Elle le défendra, ce foyer, avec d'autant plus de succès qu'il n'entre pas dans le programme de l'occupation française de soumettre le Touat par les armes ; on ne poursuit qu'une domination morale et un droit de passage. On ne les obtiendra pas, les femmes s'y opposeront. Elles sont les gardiennes farouches des croyances religieuses qu'elles sentiront menacées, et de l'indépendance du sol qu'elles veulent complète. »¹⁷⁵

¹⁷⁴ *Ibid.*, p.79.

¹⁷⁵ *L'Illustration*, n°2550, 09/01/1892, p.7.

La femme touarègue est donc décrite par opposition aux femmes arabes. Le journaliste souligne leur liberté pour mieux accentuer l'enfermement des femmes arabes, et met en avant leur puissance politique, là où la femme arabe n'en a aucune.

Cette influence politique de la femme touarègue n'est pas uniquement un motif journalistique. En effet, le capitaine Pein, dans son rapport de mission¹⁷⁶ témoigne du rôle des femmes. Il raconte comment les femmes touarègues viennent parlementer avec les Français à la nuit tombée, alors même que les hommes de leur tribus avaient déchargé sur eux leurs armes quelques heures plus tôt. Ce fait est assez unique puisque les Français traitent habituellement avec les hommes touaregs. L'officier français dépeint alors des femmes indépendantes, ayant l'habitude d'occuper une place importante dans la politique et la diplomatie.

Malgré l'affirmation de l'égalité entre les hommes et les femmes dans la société touarègue, aucune gravure des journaux illustrés ne représente une ou plusieurs femmes touarègues. Les femmes arabes sont parfois représentées, comme dans les sept gravures qui accompagnent l'article de *L'Illustration* intitulé « femmes du sud »¹⁷⁷, mais jamais les femmes touarègues. Est-ce le signe d'une pudeur touarègue, ou bien seulement le fait que les officiers français ne traitaient qu'avec les hommes touaregs ? De fait, chez les Touaregs, seuls les hommes se battent contre les Français et eux seuls participent aux caravanes de commerce qui traversent le Sahara. Les Français ont donc eut plus souvent l'occasion de rencontrer et de parler avec des hommes touaregs. Ces dernières observations nous permettent de dire que, si l'égalité homme/femme est un motif récurrent dans le discours du colonisateur français, il ne se vérifie pas dans les rapports que les Français ont entretenus avec les Touaregs. Le fait qu'aucune représentation imagée de femmes touarègues ne voit le jour dans les journaux français illustre la différence de traitement que les Français effectuent entre les deux genres. La place importante de la femme dans la société touarègue est louée lorsqu'il s'agit de leur trouver des points communs avec les Français et des points de différence avec les Arabes, mais lorsqu'il s'agit de représenter ce peuple lointain dans l'imagination collective, seuls les hommes touaregs ont leur place.

¹⁷⁶ PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988, p.15.

¹⁷⁷ *L'Illustration*, n°2550, 09/01/1892, p.7

3. Une religion musulmane supposée superficielle : les Français à la recherche d'une religion chrétienne ancestrale

Le troisième point sur lequel les journaux illustrés s'attardent est la religion des Touaregs. En effet, le discours colonial soutient que la foi musulmane des Touaregs est superficielle et qu'il suffirait de peu pour que leur ancienne religion chrétienne retrouve le dessus. Différents arguments sont soulevés pour faire apparaître d'une part la fragilité de leur foi musulmane et d'autre part les traces de la religion chrétienne qu'ils pratiquaient, soit disant, avant les invasions arabes. Dans les journaux illustrés, les descriptions de la société touarègue évoquent souvent la faiblesse de leur pratique musulmane. J'ai pu lire à ce sujet, dans *Le Monde Illustré*, le constat suivant : « ils sont peu religieux, on ne les voit prier que dans les grandes occasions »¹⁷⁸. La rareté de leur pratique est associée à un manque de ferveur, qui prouverait l'aspect superficiel de leur conversion à l'Islam. De plus, les journaux illustrés soulignent la diversité de leurs pratiques et de leurs croyances en fonction des tribus, ce qui donne lieu à une religion locale qui ne respecte pas toujours les règles de l'Islam. Dans *L'Illustration*, par exemple, il est dit que « l'Islamisme, religion des Touaregs de toutes régions, offre des variétés de pratiques, selon qu'il est interprété par telle ou telle des confréries religieuses qui se partagent l'influence dans l'Afrique centrale. »¹⁷⁹

Un autre argument important est leur tiédeur à adopter leur système juridique et leurs mœurs au Coran. Félix Dubois écrit dans *L'Illustration* :

« Ils adoptent vaguement l'islamisme qui se réduit chez eux en la croyance aux talismans. Mais aucune morale, ni musulmane, ni autre, n'étant parvenue à s'implanter, les pires vices deviennent leur caractéristique, sans qu'on puisse leur découvrir une qualité, sinon physique : une endurance extrême. »¹⁸⁰

¹⁷⁸ *Le Monde Illustré*, n°1946, 14/07/1894, p.19.

¹⁷⁹ *L'Illustration*, n°2660, 17/02/1894, p.8.

¹⁸⁰ *L'Illustration*, n°2794, 12/09/1896, p.8.

Cette idée est fortement soutenue par les missionnaires, dont l'élan évangéliste voit les Touaregs comme des âmes faciles à (re)convertir. Ce discours religieux qu'on retrouve dans les journaux illustrés est sans doute modelé par les écrits des missionnaires et notamment ceux de monseigneur Lavigerie. Ce dernier, qui, en tant qu'archevêque d'Alger, supervise toutes les missions chrétiennes au Sahara, est un grand adepte de la théorie de la tiédeur touarègue pour la foi musulmane. Il affirme que l'Islam n'a recouvert leur foi chrétienne que de manière superficielle et qu'il suffit de gratter un peu pour qu'elle resurgisse. Pour justifier cela, il s'appuie sur différents éléments de la culture touarègue, qui diffèrent de la culture arabe musulmane, et qui seraient donc les preuves de l'adoption partielle de l'Islam par les Touaregs. En effet, il écrit dans l'une de ses lettres :

« L'une des traces de ces différences religieuses [avec les Arabes], encore visibles aujourd'hui dans les mœurs des habitants du désert, est la fidélité avec laquelle ils suivent leurs traditions nationales en tout ce qui concerne la vie ordinaire. Ils n'ont point à cet égard adopté le Coran, qui est, comme on le sait, pour tous les autres musulmans, non seulement le code religieux, mais encore le code civil. Ils ont un corps de loi distinct qu'ils nomment d'un nom significatif par son origine romaine, quoique l'étymologie en soit grecque, le canon, *Kanoun*. »¹⁸¹

Nous pouvons voir, dans cette citation, que le mythe de l'origine commune des structures politiques touarègues et françaises et la théorie de la superficialité de la foi musulmane touarègue se soutiennent l'une l'autre. Elles sont incluses dans la même dynamique de rapprochement des Français qui sert un éloignement des Arabes.

Monseigneur Lavigerie développe ensuite trois critères qui lui servent d'argument pour prouver que les Touaregs étaient autrefois chrétiens. Premièrement, il analyse la place particulière de la femme dans la société touarègue et la condition d'honneur qu'elle y occupe comme une marque du christianisme, ce qu'il affirme en s'appuyant sur l'image de la femme arabe musulmane, qui n'a aucun pouvoir politique et social. Ensuite, il s'attarde sur la prééminence des croix dans

¹⁸¹ LAVIGERIE Charles, « Lettre à MM. les présidents et membres des conseils de l'oeuvre de la propagation de la foi sur la mission u Sahara », dans le *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869, p.78.

l'esthétique de la culture touarègue. Duveyrier, déjà en 1864 s'étonnait de l'omniprésence de ce symbole, qu'il disait chrétien par excellence :

« La croix se trouve partout (chez les Touaregs), dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, la poignée de leurs sabres, de leurs poignards sont en croix. »¹⁸²

La croix est donc un élément décoratif fondamental dans les décorations touarègues, ce qui est interprété comme une trace évidente de la religion chrétienne. Enfin, l'archevêque d'Alger propose une analyse linguistique de la langue touarègue, par laquelle il veut prouver que la théologie des Touaregs est similaire à la théologie chrétienne et bien éloignée des croyances musulmanes.

« Ainsi, Dieu, qui dans leur langue se nomme *Amanai* ou *Adanai* (c'est évidemment l'*Adonai* de nos saints Livres), habite le ciel, où, contrairement aux idées musulmanes qui n'en font qu'un lieu de plaisirs sensuels, il est entouré d'esprits bienheureux. Et ces esprits, les Touaregs les nomment *andgèlous*. C'est le nom des anges, absolument tel que la langue des habitants de l'Afrique romaine le prononçait, il y a douze siècles, à l'époque où les Berbères étaient chrétiens. »¹⁸³

Le peu de connaissances réelles de la culture touarègue et l'enthousiasme de l'élan missionnaire confèrent à ces arguments fragiles une autorité qui fait vivre l'idée de l'origine chrétienne de la foi touarègue, telle qu'elle est répandue dans l'imaginaire public par les journaux illustrés.

En réalité, les missionnaires chrétiens au Sahara connaissent une expansion difficile au tournant du XX^e siècle, parsemée d'assassinats et d'échecs. Le seul missionnaire à avoir longtemps vécu avec les Touaregs est Charles de Foucauld, qui fut assassiné après douze ans de

¹⁸² DUVEYRIER, *Les Touaregs du Nord*, 1864, cité dans LAVIGERIE Charles, « Lettre à MM. les présidents et membres des conseils de l'oeuvre de la propagation de la foi sur la mission au Sahara », dans le *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869, p.79-80.

¹⁸³ *Ibid.*, p.81.

vie à Tamanrasset, seul au milieu des Touaregs. Le fort retentissement de sa mort dans les journaux illustrés témoigne de l'enthousiasme qu'il soulevait dans l'opinion française de métropole, mais témoigne aussi de l'unicité de son parcours. L'article de *L'Illustration*¹⁸⁴ qui annonce sa mort et propose, à cette l'occasion, une rapide biographie explique sa présence chez Touaregs par l'aspect exceptionnel de son caractère « son dévouement, son renoncement, son humilité »¹⁸⁵, et non par le respect des Touaregs pour un homme religieux. Ainsi, alors que le discours colonial affirme haut et fort l'origine chrétienne des Touaregs, la réalité des missions au Sahara présente une vision peu méliorative de leur respect pour les religieux chrétiens.

¹⁸⁴ *L'Illustration*, n°3885, 20/01/1917, p.12.

¹⁸⁵ *Ibid.*

Ainsi, dans cette troisième partie, nous avons vu que la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés est modelée par le courant qui applique le mythe berbère aux Touaregs, dont Lavigerie est le chef de file. En effet, ses nombreux écrits, qui précèdent ma période d'une vingtaine d'année, ont largement influencé la rhétorique des journalistes. Ces derniers, diffusent l'idée d'une proximité raciale et sociale entre les Touaregs et les Français, qui justifie d'autant plus une distinction avec les Arabes. Les journaux illustrés se font donc le support du discours colonial et des théories anthropologiques qui en découlent, bien qu'elles soient souvent éloignées de la réalité, du fait du peu de connaissances réelles des ethnologues sur les Touaregs. De fait, les études se font souvent sur un petit échantillon de personnes, et très peu maîtrisent la langue touarègue. Nous assistons donc à la projection d'un schéma occidental sur une société étrangère, qui veut appliquer ses critères moraux à un peuple, avant même de le connaître.

Conclusion

Au début de mon travail, mon postulat était que la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés français est très méliorative et que cela serait dû à une fascination des Français pour les Touaregs. En effet, alors que les Français peinent à conquérir le désert et à y vivre à cause des conditions climatiques, ils découvrent un peuple qui habite cet espace aride depuis des siècles, et sont impressionnés par leur résistance physique. Dans les journaux illustrés, leurs qualités seraient alors mises en avant. Au fur et à mesure de mes recherches, j'ai découvert une réalité plus complexe où les influences s'entremêlent pour constituer la représentation des Touaregs. J'ai tenté de les démêler et j'ai distingué deux grandes dynamiques qui modèlent cette représentation, à savoir l'influence de la littérature militaire et l'influence des théories anthropologiques. Ce ne sont pas les seules, - la littérature missionnaire, par exemple, a aussi une influence sur la représentation des Touaregs - mais bien les plus effectives.

Je me suis demandé quelles théories, quels discours ont formé la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés et quelles sont les sources, les influences des journalistes qui les décrivent. À l'analyse des articles de journaux illustrés, j'ai distingué plusieurs discours, plusieurs influences.

Premièrement, à la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les journalistes disposent de sources restreintes et presque uniquement militaires. En effet, les seuls Français à côtoyer régulièrement des Touaregs sont les membres de l'armée d'Afrique ; parmi eux, seuls les officiers lettrés participent à la constitution d'une littérature militaire sur les Touaregs. Les seules sources disponibles sont donc produites par des hommes au service de l'intérêt de l'armée d'Afrique, dont la rhétorique est structurée par une logique militaire. De fait, j'ai retrouvé les enjeux qui occupent des militaires sahariens dans les journaux illustrés. Ces enjeux sont pluriels et concernent autant la représentation de l'armée d'Afrique comme justification de son action au Sahara que la représentation des Touaregs comme stratégie militaire. Les officiers sahariens, indépendants et dotés d'un fort esprit d'initiative, doivent légitimer leurs actions et s'appuient sur la représentation des Touaregs pour diffuser l'image d'une armée d'Afrique puissante et héroïque. La représentation des Touaregs résulte-t-elle alors d'une propagande militaire ? Je ne pense pas, en tout cas pas uniquement, parce qu'en-deçà de cette représentation de l'armée d'Afrique, les Touaregs sont abondamment décrits dans la littérature militaire : ils sont observés pour être imités. L'armée

d'Afrique a compris la nécessité de s'adapter au milieu inhospitalier du Sahara et d'imiter les Touaregs dans tous les détails de la vie quotidienne, pour survivre et être efficient, voire même performant.

Ensuite, la rhétorique des journalistes sur les Touaregs est aussi influencée par les discours de l'anthropologie physique, qui sont fortement présents dans les mentalités à la fin du XIX^e siècle. En effet, les théories anthropologiques de l'époque considèrent chaque être humain comme appartenant à une race. Chaque race est répertoriée selon des caractéristiques physiques chiffrées, associées à des caractéristiques morales. Les Touaregs font partie de la race berbère, qui, selon les anthropologues français de la fin du XIX^e siècle, présente des caractéristiques communes avec la race blanche européenne. Cette idéologie anthropologique est fortement active au cours de ma période et participe à la création d'un discours qui veut prouver la proximité des races françaises et touarègues, corrélée à une différenciation croissante entre les Arabes et les Touaregs. Monseigneur Lavigerie est un grand défenseur de cette idée et a fortement influencé la représentation des Touaregs dans cette direction là. Les Touaregs sont alors vus d'un regard très positif et le moindre point de comparaison avec les Français est souligné, tandis que les Arabes sont discrédités ; la force de leurs critiques est à la mesure de la louange des Touaregs. Cette rhétorique sert la division des peuples du Maghreb, que les Français encouragent pour mieux asseoir leur domination. Elle exprime aussi, malgré tout, une plus grande proximité entre les mœurs françaises et touarègues qu'entre celles arabes et françaises.

Enfin, l'écriture des Touaregs dans les journaux illustrés est aussi modelée par les dynamiques journalistiques. De fait, les articles de journaux sont tenus par l'impératif de la rentabilité ; un article doit attirer le lecteur et l'intéresser, au risque de faire baisser les ventes, même si la plupart des lecteurs souscrivent à un abonnement annuel. Cela se traduit par une rhétorique de l'exotisme et de l'extraordinaire. La figure du Touareg intrigue ; c'est un étranger assez différent pour susciter l'intérêt, mais assez proche pour qu'il soit compris et pour que le lecteur entre en empathie.

La représentation des Touaregs transmise dans les journaux illustrés est donc le résultat du croisement entre ces différentes influences, et ces différents discours. Tous les Touaregs ne sont pas représentés, mais seulement l'homme touareg au combat ou bien en négociation avec des officiers français. Leur représentation s'appuie donc sur une figure masculine et guerrière, qui ne traduit pas la totalité de la réalité des individus touaregs. C'est une représentation limitée, souvent imaginée en

partie par les Français et qui témoigne davantage de la réalité du Français au contact des Touaregs que des Touaregs en eux-mêmes.

Au cours de mon travail de recherche, j'ai réalisé l'importance de la circulation de l'information entre mes différentes sources : les données des rapports de mission se retrouvent parfois directement dans les articles de journaux, les images et les cartes illustrant les articles sont tirées de la littérature militaire et, j'ai même observé des similarités entre les différents journaux. Par exemple, j'ai pu lire exactement la même phrase dans *L'Illustration*¹⁸⁶ et dans le supplément illustré du *Petit Parisien*¹⁸⁷, à un an d'écart. Ce thème de la circulation de l'information pourrait être un sujet à part entière, qu'il serait intéressant de développer sur une période plus large, en incluant la période de l'entre-deux-guerres au cours de laquelle le mythe touareg se développe et se romantise. On pourrait alors étudier la circulation de l'information entre les rapports de missions militaires, les journaux et les romans, qui apparaissent à la toute fin de ma période.

Ce mémoire, que je conclus, a pour mérite de proposer un angle de vue nouveau sur la relation que les Français ont développée avec les Touaregs. En partant uniquement de sources françaises, j'ai choisi d'explicitier les principales dynamiques qui ont formé la représentation des Touaregs dans les journaux illustrés, dressant un tableau historique de la naissance de leur représentation. L'originalité de mon travail réside, d'une part, dans le choix d'étudier les Touaregs sous le prisme de leur représentation par les Français, et d'autre part dans l'élection de sources journalistiques. En effet, à cette époque, le principal rapport que la population entretient avec les Touaregs réside dans leur représentation à travers la presse, et surtout la presse illustrée. J'ai donc jugé bon de creuser cette représentation, pour faire une histoire des rapports entre le peuple français et les Touaregs et non pas seulement entre les élites françaises et les Touaregs.

Ce premier travail pourrait être suivi d'un approfondissement, selon plusieurs pistes. On pourrait étudier l'impact de cette représentation sur la population française. Les journaux modèlent-ils fortement l'opinion publique ? Il serait intéressant de faire une étude quantitative du nombre d'articles évoquant les Touaregs, par rapport au nombre d'articles publiés quotidiennement. On pourrait aussi faire une étude comparative entre les images présentes dans les journaux illustrés et les images militaires, notamment celles présentes au fond iconographique militaire du Service

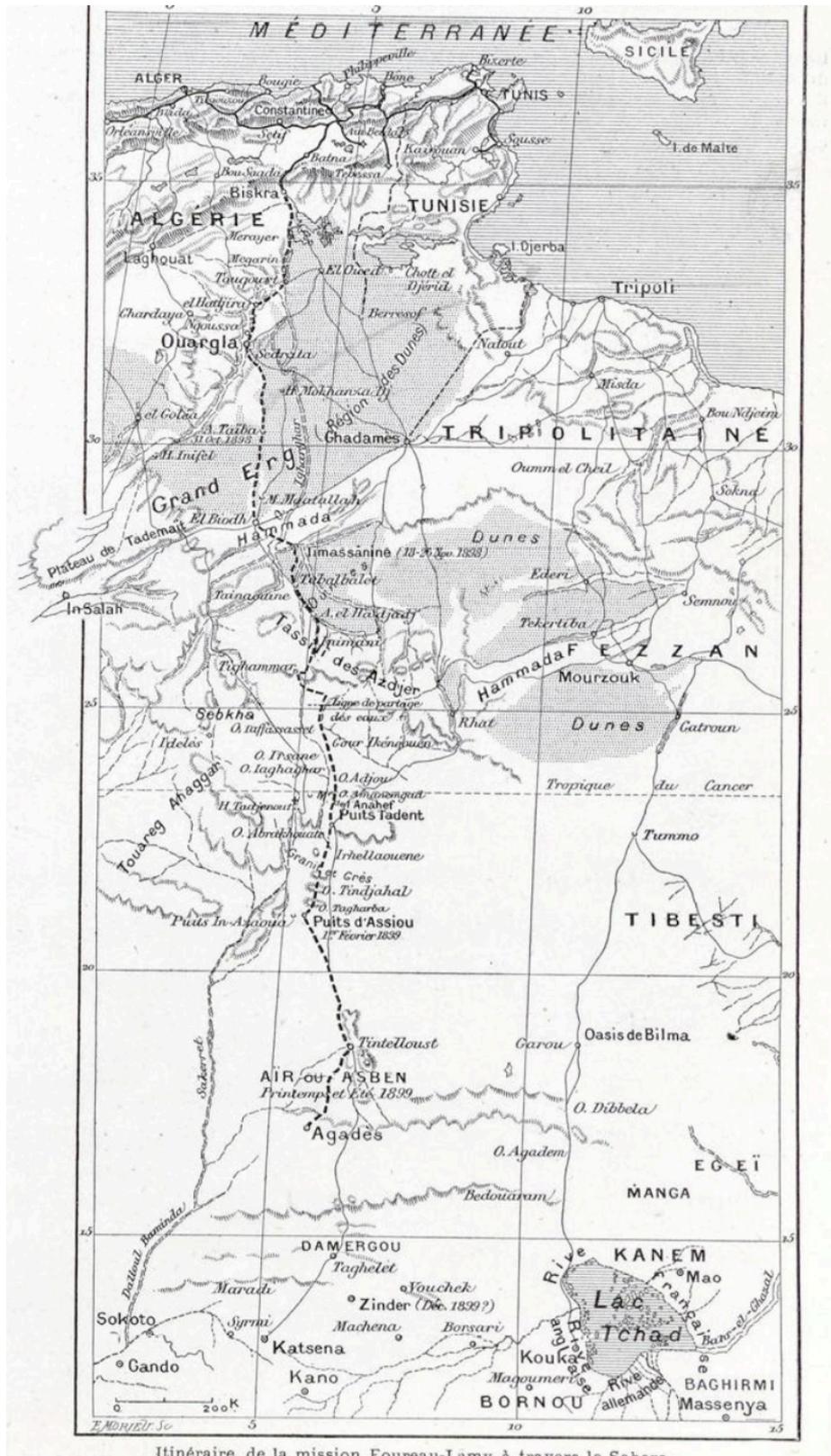
¹⁸⁶ *L'Illustration*, n°2598, 10/12/1892, p.16.

¹⁸⁷ Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°263, 18/02/1894, p.49.

Historique de la Défense, celles de l'iconographie des ANOMs, ou bien celles de Archives de la planète (musée Albert Kahn). Il serait alors intéressant de questionner à quel point les images des journaux sont reproduites fidèlement ou bien à quel point elles sont reconstituées, modifiées ou même parfois inventées. En effet, l'accès aux archives étant particulièrement restreint cette année, j'ai choisi de me concentrer sur les sources journalistiques présentes en ligne, via le site internet de Gallica et celui de *L'Illustration*. Ces sources ont été complétées par des rapports de missions, trouvés en ligne ou dans la bibliothèque de la Rahla, à laquelle j'ai pu avoir accès. Il aurait été intéressant d'avoir accès à une sélection plus large de rapports militaires, notamment en allant consulter ceux qui se trouvent aux archives de Vincennes (SHD), dont l'accès m'a été difficile cette année.

Annexes

Annexe 1 : Carte représentant l'itinéraire de la mission Foureau-Lamy, issue de *L'Illustration* n°2970, 27/01/1900, p.2.



Itinéraire de la mission Foureau-Lamy à travers le Sahara.

Annexe 3 : Gravures représentant des méharistes à différents instants de leur vie quotidienne, issues de *L'Illustration* n°2952, 23/09/1899, p.204-205.





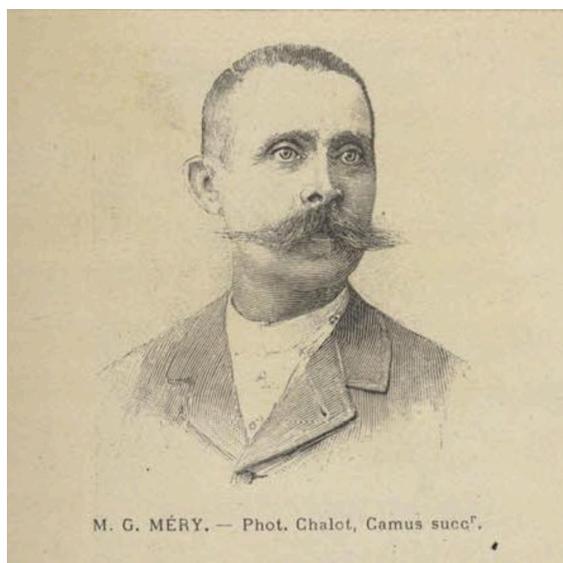
Revue de détail devant le camp.



LES MEHARISTES. — Exercices de tir.

Les sous-titres indiquent, dans l'ordre : « LES MÉHARISTES - départ de l'escadron pour une reconnaissance » ; « En route pour In-Salah » ; « Revue en détail devant le camp » et « LES MÉHARISTES - Exercices de tir ».

Annexe 4 : Gravures représentant M. Méry ; son portrait, une négociation avec des chefs touaregs et la traversée des dunes d'Aïn-Taiha avec sa colonne, issues de *L'illustration* n°2619, 06/05/1893, p.10-12.



VOYAGE DE M. G. MÉRY AU PAYS DES TOUAREGS. — Entrevue de l'explorateur avec le grand chef des Touaregs-Azgueur.
D'après des documents communiqués par M. Méry.

308 — N° 2619

L'ILLUSTRATION

6 MAI 1893

vers entretiens qu'il a eus avec les chefs et qui ont duré deux jours, la ferme volonté des Touaregs de respecter ce traité.

Le 20 février M. Méry eut une entrevue solennelle avec Mouley, le grand chef de la confédération des Azguenr.

Mouley est un homme de haute taille, maigre, expansif, ayant une allure très digne. Dès cette première entrevue il avait soulevé le haut de son voile et se montra le lendemain à M. Méry le visage presque découvert. Si nous ajoutons à ce fait caractéristique l'échange des armes qui eut lieu entre M. Méry et l'Amenokal, nous pourrions nous faire une idée du degré d'estime que les Touaregs ont pour l'explorateur français.

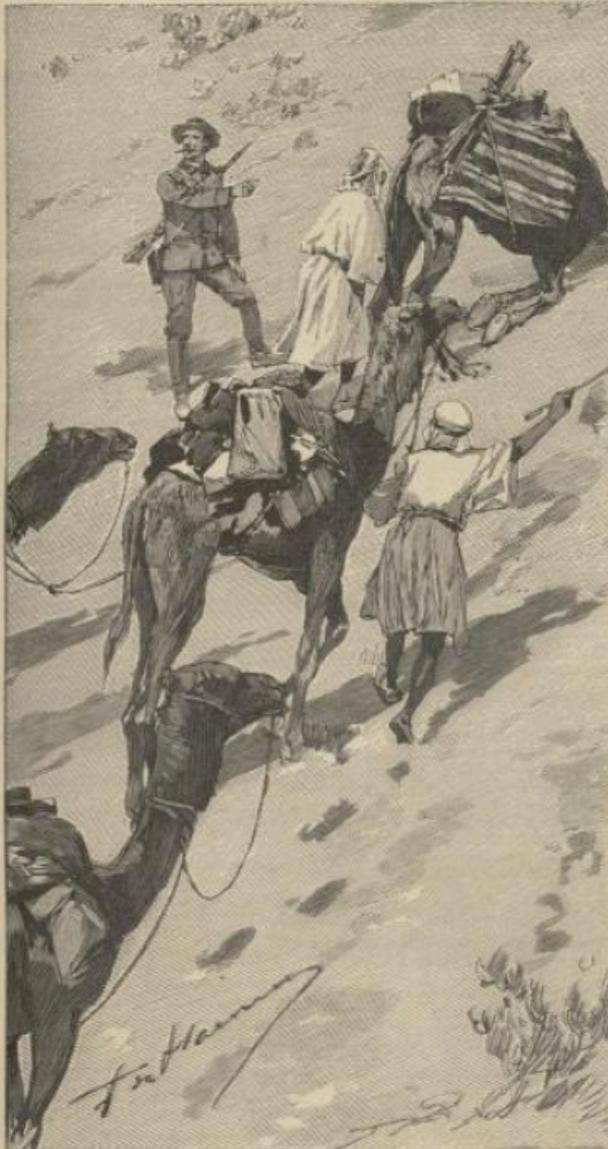
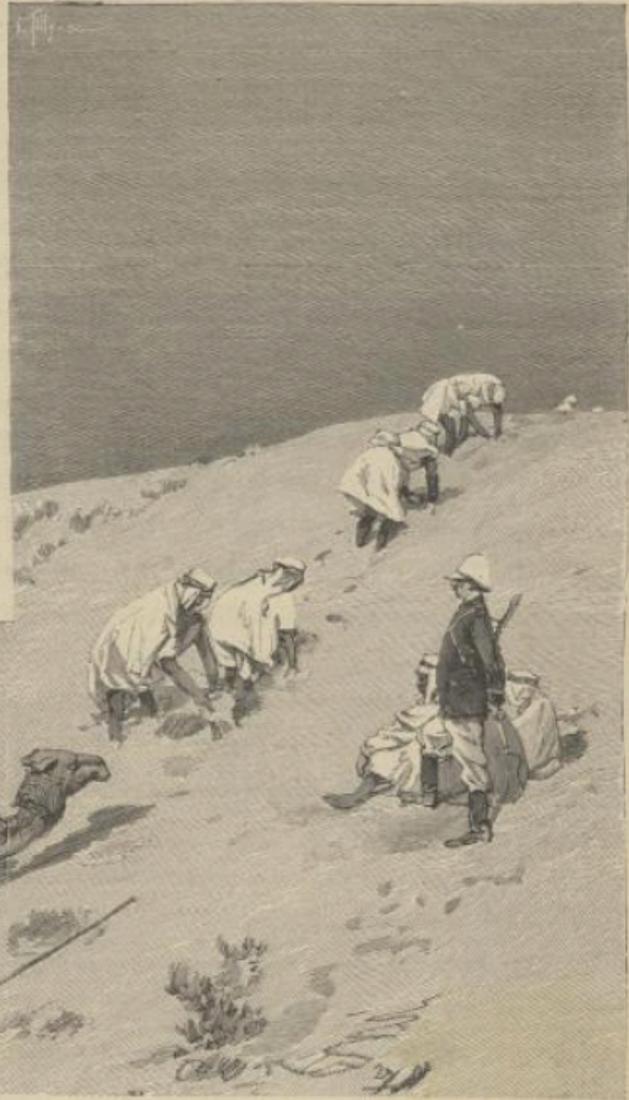
Au moment du départ Mouley lui dit :

— Je remercie Dieu de l'avoir gardé en santé, toi qui le premier n'a pas craint de venir dans notre pays. Tu vois la route du Soulan, ajouta-t-il, en montrant l'Oud-Samen. Nos Oueds n'ont pas de portes. Venez, toi et les tiens ! Vous verrez qu'un chef ne sait pas mentir.

Il remit ensuite à M. Méry une lettre pour le Président de la République, l'assurant de ses bons sentiments à l'égard des Français et de sa parole dans l'exécution de l'ancien traité.

Le 21 février M. Méry reprenait la route du Nord, en suivant un nouvel itinéraire situé beaucoup plus à l'ouest, à travers d'immenses dunes de sable, dont le dessin de M. Méry nous présente un saisissant aspect. Ces dunes de sable ont une grande ressemblance avec celles que l'on rencontre en Asie Centrale, au commencement du chemin transcaspien. Le peintre russe Karazine en a donné, ici même, lors de l'inauguration de la ligne de Samarkand, de magnifiques reproductions que les lecteurs de *l'Illustration* n'ont sans doute pas oubliées.

La route du futur chemin de fer transsaharien, tracée naturellement dans le lit de l'Igharghar, est au contraire libre de sables. L'explorateur Méry n'a rencontré dans cette partie de sa route aucun obstacle pendant des centaines de kilomètres.



Les grandes dunes d'Ain-Taliba, route suivie au retour par l'explorateur. D'après des documents communiqués par M. Méry.

Le bordj d'Hassi-Mey, dont M. Méry nous rapporte la vue exacte, montre le point extrême de notre occupation militaire dans l'extrême sud de la province de Constantine. Comme Hassi-Inifel, récemment construit au sud d'El Galéa, dans la province d'Alger, il représente le type du blockhaus militaire de nos possessions algériennes.

Le pays Touareg n'est pas aussi dépourvu de végétation qu'on le croit généralement. L'itel et le tamaris y atteignent la grosseur de nos arbres de haute futaie. Les vallées, où se rencontrent une grande variété de plantes fourragères, offrent aux immenses troupeaux de chèvres et de moutons que possèdent les Touaregs de riches pâturages. Le lac Menhkoukh qui, lorsque Flatters le vit, était un lac très poissonneux, s'est desséché depuis. Une luxuriante végétation en couvre aujourd'hui le fond. Le lièvre et le porc-épic y ont remplacé les poissons d'une belle taille dont a parlé M. Emile Masqueray dans son remarquable article du *Journal des Débats* sur M. Méry.

Les Touaregs, au milieu desquels M. Méry et son compagnon M. Guilloux ont passé plusieurs jours, sont presque tous des hommes de haute taille, à l'allure fière et martiale. Leur costume pittoresque est exactement reproduit dans les dessins rapportés par M. Méry. Les hommes sont armés de lances, d'épées et de poignards qu'ils ne quittent jamais. Ils ont d'immenses boucliers, ornés de dessins en croix. Ils marchent toujours avec leurs armes, un guerrier ne devant jamais s'en séparer. Les hommes sont voilés de noir. Cette coutume singulière, à laquelle on a donné diverses explications, doit être attribuée, d'après M. Méry, à un sentiment excessif de fierté et de dignité. Ils ne découvrent leurs visages que pour leurs parents et pour leurs grands amis. Les femmes ont la figure découverte et jouissent d'un grand respect et d'une complète liberté. Les lois consistent dans la parole donnée; l'engagement du mariage se fait sur parole. Le Touareg n'écrit jamais.

Nous espérons bien que M. Méry pourra poursuivre son œuvre jusqu'au bout et que son prochain voyage l'amènera sous la garde fidèle de ses amis les Azguenr jusqu'au Soudan Central, achevant ainsi la pénétration définitive de l'intérieur africain par le sud de notre colonie algérienne.

NAPOLÉON NÉY.

Annexe 5 : Première de couverture du supplément illustré *Petit Parisien* n°263, 18/02/1894, p.49, représentant une marche de nuit de Touaregs en arme.



Annexe 6 : Gravure représentant deux Touaregs se battant à l'aide de grands boucliers, issue de *L'Illustration* n°3382, 21/12/1907, p.7-8. Le sous-titre indique « Les Touaregs du Sahara descendent-ils des croisés ? ».



LES TOUAREGS DU SAHARA DESCENDENT-ILS DES CROISÉS ?

Un combat singulier de Touaregs Oulliminden en plein désert (d'après une photographie de la mission Arnaud-Cortier). — Voir l'article aux pages ci-contre.

Chronologie

1843 : Naissance du journal *L'Illustration*.

1857 : Naissance du journal *Le Monde Illustré*.

1862 : Traité de Ghadamès, par lequel les Touaregs acceptent les voyageurs et commerçants français, tout en refusant une pénétration militaire.

(article 3 « *les Touaregs s'engagent à protéger, à travers leur pays, et jusqu'au Soudan, tant à l'aller qu'au retour, le passage de négociants français ou indigènes, algériens et de leurs marchandises, sous la seule charge, par ces négociants, d'acquitter entre les mains des chefs politiques, les droits dits coutumiers, ceux de location de chameaux et autres, conformément au tarif ci annexé, etc.* »)

1864 : Publication des *Touaregs du Nord* d'Henri Duveyrier.

1868 : Fondation des Pères Blancs de la Société des Missionnaires d'Afrique par monseigneur Lavigerie.

1869 : Publication du *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, par monseigneur Lavigerie lui-même.

1878 : Publication du rapport d'Adolphe Duponchel sur sa mission dans le sud de l'Algérie, qui affirme avec enthousiasme la possibilité de la construction du transsaharien et marque le lancement de ce grand projet de chemin de fer.

1879 - 1880 : Première mission Flatters.

29 juillet 1881 : Loi sur la liberté de la presse, qui définit les libertés et responsabilités de la presse française.

1881 : Seconde mission transsaharienne Flatters, attaquée et massacrée par des Touaregs du Hoggar le 16 février 1881.

15 novembre 1884 - 26 février 1885 : Conférence de Berlin (partage de l'Afrique entre les pays européens).

1889 : *Le Petit Parisien* lance son supplément littéraire illustré.

5 août 1890 : Convention franco-anglaise qui étend considérablement les zones d'influence française en Afrique. C'est une possession théorique, qui deviendra effective au fur et à mesure des avancées de la conquête française.

1891 : Publication de la conférence d'Henri Bissuel : *Le Sahara français : conférence sur les questions sahariennes, faite les 21 et 31 mars 1891 à MM. les officiers de la garnison de Médéa*, Alger, Adolphe Jourdon Libraire-Éditeur, 1891.

1893 : Mission Méry, au cours de laquelle Gaston Méry rencontre le chef des Touaregs Ajjer pour négocier un accord permettant la construction du transsaharien.

10 janvier 1895 : Fin de la prise de Tombouctou par le lieutenant Boiteux et le lieutenant-colonel Bonnier.

1895 : Publication de *L'anthropologie* du docteur Paul Topinard.

1895 : Publication du roman *Chrysis au désert*, chapitre par chapitre, dans le supplément illustré du *Petit Parisien*, au cours de l'année 1895.

1896 : Mort du marquis de Mores causée par les Touaregs.

1898-1899 : Mission Foureau-Lamy, qui traverse le Sahara jusqu'au Tchad, résistant aux attaques touarègues.

Décembre 1899 : Prise, puis occupation d'In Salah, qui marque une grande avancée française vers le sud.

1900 : Création des Compagnies Sahariennes.

23 décembre 1902 : Création des Territoires du Sud, qui seront divisés en quatre zones par un décret le 14 août 1905 (Territoire d'Aïn-Sera / Territoire des Oasis / Territoire de Ghardaïa / Territoire de Touggourt).

1904 : Moussa Ag Amastane est nommé aménokal des Touaregs par les Français.

1927 : Création de l'association des Amis du Sahara (qui publient quatre journaux par an à partir du 1er octobre 1931).

1937 : Création de l'Institut de Recherches sahariennes.

1946 : Création de l'association de la Rahla (qui fusionne avec les Amis du Sahara, en 1963, et publie *Le Saharien*).

1984 : Début de la rédaction de l'*Encyclopédie berbère*, dirigée par Gabriel Camps et Salem Chaker.

Sources

Articles de journaux

❖ *L'Illustration*

L'Illustration, n°456, 20/11/1851, p.6.

L'Illustration, n°1008, 21/06/1862, p.2-3.

L'Illustration, n°1932, 06/03/1880, p.2.

L'Illustration, n°1947, 23/09/1876, p.199.

L'Illustration, n°2550, 09/01/1892, p.7.

L'Illustration, n°2598, 10/12/1892, p.16.

L'Illustration, n°2619, 06/05/1893, p.10-12.

L'Illustration, n°2660, 17/02/1894, p.8.

L'Illustration, «Tombouctou à travers les siècles» de Félix Dubois, n°2794, 12/09/1896, p.8 à 10.

L'Illustration, n°2923, 04/03/1899, p.2.

L'Illustration, « Les méharistes », n°2952, 23/09/1899, p.203.

L'Illustration n°3382, 21/12/1907, p.7-8.

L'Illustration, n°3885, 20/01/1917, p.12.

❖ *Le Monde Illustré*

Le Monde illustré, n°1804, 24/10/1891, p.262.

Le Monde Illustré, n°1946, 14/07/1894, p.19.

❖ *Le Petit Parisien* supplément littéraire illustré

Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°130, 02/08/1891, « Les méharistes », p.8.

Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°261, 04/02/1894, p.38 à 40.

Supplément illustré du *Petit Parisien*, n°263, 18/02/1894, p.49.

Autres sources

BISSUEL Henri, *Le Sahara français : conférence sur les questions sahariennes, faite les 21 et 31 mars 1891 à MM. les officiers de la garnison de Médéa*, Alger, Adolphe Jourdon Libraire-Éditeur, 1891.

De FOUCAULD Ch & A. de Calassanti-Motyliniski, *Textes touaregs en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, édition critique par S. Chaker et al., Aix-en-Provence, Edisud, 1984.

De FOUCAULD Charles, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar.*, 1951.

De FOUCAULD Charles, *Chants touaregs recueillis et traduits par Charles de Foucauld*, Paris, Albin Michel, 1997.

DUPONCHEL A., *Le Chemin de fer trans-saharien, jonction coloniale entre l'Algérie et le Soudan*, Montpellier, Imprimerie Boehm, 1878.

DUVEYRIER Henri, *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864.

FOUREAU Fernand, *Mission chez les Touareg, mes deux itinéraires Sahariens d'octobre 1894 à mai 1895* (Rapport adressé à monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, à monsieur le Gouverneur de l'Algérie, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Paris, Challamel, 1895.

FOUREAU Fernand, *Une mission au Tademayt, en 1890. Rapport à M. Le ministre de l'instruction publique et à M. le Sous-Secrétaire d'État des Colonies*, Paris, Imprimerie Charles Schlaeber, 1900.

GARDEL L., *Les touareg Ajjer*, Alger, Baconnier, 1961.

GAUTIER Émile-Félix, *Le Sahara algérien*, Paris, Payot, 1928.

GAUTIER Émile-Félix, « Études d'ethnographie saharienne », dans *L'Anthropologie*, XVIII, 1907.

- GÉRALD-MONTMÉRIL, *Chrysis au désert.*, illustrations par E. Loevy, Paris, A. Colin, 1897.
- HOWE Sonia, *Les héros du Sahara*, Paris, Librairie Armand Collin, 1931.
- HUGET J, *Sur les Touareg*, Paris, Société d'anthropologie de Paris, 1902.
- JULIEN Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1932.
- LAVIGERIE Mgr., *Recueil de lettres publiées par Mgr l'Archevêque d'Alger, délégué apostolique du Sahara et du Soudan, sur les oeuvres et missions africaines*, Paris, Henri Plon, 1869.
- LÉDÉ Marie-Louise, *Seule avec les Touareg*, A Bonne, 1954.
- LHOTE Henri, *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 1944 ; Paris, A. Colon, 1984.
- LHOTE Henri, *Dans les campements touaregs*, Paris, Les œuvres françaises, 1947.
- LHOTE Henri, *La chasse chez les Touaregs*, Paris, Amiot-Dumont, 1951.
- LYON Capitaine G.F., *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale en 1818, 1819 et 1820*, Paris, Gide Fils, 1822.
- MASQUERAY Émile, *La formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie : Kabyles du Djurdjura, Chaouia de l'Auras, Béni Mzab*, Paris, Ernest Leroux, 1886.
- MEYNIER, Gl. O., *La pacification du Sahara et la pénétration saharienne (1852-1930)*, dans *Cahier Charles de Foucauld*, Paris-Grenoble, Arthaud, 1930.
- MEYNIER, Gl. O., *Rencontres : trois grandes figures sahariennes*, dans *Cahiers Charles de Foucauld*, Paris-Grenoble, Arthaud, 1946

PEIN Capitaine, *Chez les Touareg Azdjer : Une reconnaissance à Tarat, juin-juillet 1903*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1988.

POTTIER R., *Lapperine, conquérant pacifique du Sahara*, Paris, Sorlot, 1943

Père RICHARD, Voyage chez les Ajjers, mai-juillet 1880, Alger, Missions catholiques, 1881 ; Paris, Institut de recherches sahariennes, 1948.

TOPINARD Dr. Paul, *L'anthropologie*, Paris, C. Reinwald, 1895.

Bibliographie

Ouvrages et articles de référence

BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre et TERROU Fernand dir., *Histoire générale de la presse française*, tome III, *De 1871 à 1940*, par Claude Bellanger et Jacques Godechot, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

BOILLEY Pierre, « 5. Une colonisation peu voyante... », dans *Les Touaregs Kel Adagh. Dépendances et révoltes : du Soudan français au Mali contemporain*, Karthala, 2012.

DAVIS Diana K., *Les mythes environnementaux de la colonisation française du Maghreb*, traduit de l'anglais au français, Seyssel, Champ Vallon, 2012.

DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas dir., *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio », vol. 2, 2010.

DUHARD Jean-Pierre, *La soumission des Touareg de l'Ahaggar 1830-1922*, Paris, L'Harmattan, 2013.

FOUCAULT Michel, *l'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

FRANC Claude. « Histoire militaire – Le général Laperrine et les compagnies sahariennes », *Revue Défense Nationale*, vol. 797, no. 2, 2017.

GARNIER Emmanuel, *L'empire des sables. La France au Sahel 1860-1960*, Paris, Perrin, 2018.

GOYET Florence, « Nouvelle et presse à la fin du XIXe siècle : quelques jalons », dans *Littératures*, n°26, printemps 1992.

HENRY Jean-Robert, « Les Touaregs des français », dans DAHBIA Abrous et autres, *Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes : Définitions et redéfinitions de soi et des autres*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1996, en ligne, site consulté le 27 mai 2021.

LAUDOT-HAWAD Hélène, *Des Etats-nations contre un peuple : le cas des Touaregs*, ROMM n°44, Aix-en-Provence, Edisud, 1987.

LAUDOT-HAWAD Hélène, *Honneur et politique. Les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation française*, REMMM no. 57, Aix-en-Provence, Edisud, 1990.

LAUDOT-HAWAD Hélène, *Identité et altérité d'un point de vue touareg*, Paris, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2014.

NANTET Bernard, *Le Sahara, Territoire, guerres et conquêtes*, Paris, Tallandier, 2013.

PANDOLFI Paul, «*Les Touaregs et Nous : une relation triangulaire ?*», *Ethnologies comparées*, n° 2, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2001.

PANDOLFI Paul, « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses. », *Ethnologies comparées*, n°7, Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie, Montpellier III, 2004.

PROST Antoine, Chapitre 11 « Mise en intrigue et narrativité », dans *Douze leçons sur l'histoire*, Lonrai, Seuil, 2014.

TETU Jean-François, « L'illustration de la presse au XIX^e siècle », *Semen*, 2008, en ligne depuis le 9 juin 2010, consultation le 23 avril 2021.

THÉRENTY Marie-Ève, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, no. 3, 2003.

VERMEREN Pierre, “Introduction problématique. Le Maghreb dans la recherche française : un abandon intellectuel ?”, *Misère de l'historiographie du « Maghreb » post-colonial (1962-2012)*. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2012.

Dictionnaires et encyclopédies

Larousse du XXe siècle, publié sous la direction de Paul Augé, (six volumes).

Encyclopédie Universalis, Encyclopaedia Universalis France S.A., 1998.

G. CAMPS & S. CHAKER dir., *Encyclopédie berbère*, Édisud, 1984.

Romans

PEYRE J., *Le chef à l'étoile d'argent*, Paris, Le livre Moderne Illustré, 1937.

BENOIT Pierre, *L'Atlantide*, Paris, Albin Michel, 1919.

Sites internet

« Ce qu'est *L'Illustration* », site internet de *L'Illustration*, https://www.lillustration.com/CE-QUEST-L-ILLUSTRATION_a61.html, consulté le 23 avril 2021.

« L'Illustration et la famille Baschet », site internet de *L'Illustration*, https://www.lillustration.com/L-Illustration-et-la-famille-Baschet_a19.html, consulté le 23 avril 2021